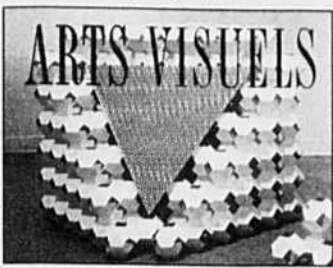


C A H I E R  
DLettres québécoises Page D 3  
Le feuilleton Page D 5Jean-Jules Soucy Page D 8  
Formes Page D 10

ÉDITION

## Modifier les perceptions

*L'avenir du livre  
québécois en  
France passe par  
la promotion*

MARIE-ANDRÉE  
CHOUINARD  
LE DEVOIR

«*Les Français ont une totale méconnaissance de la littérature québécoise. Et ce n'est pas imputable aux Français: c'est à cause de nos petits moyens et de notre relative jeunesse.*»

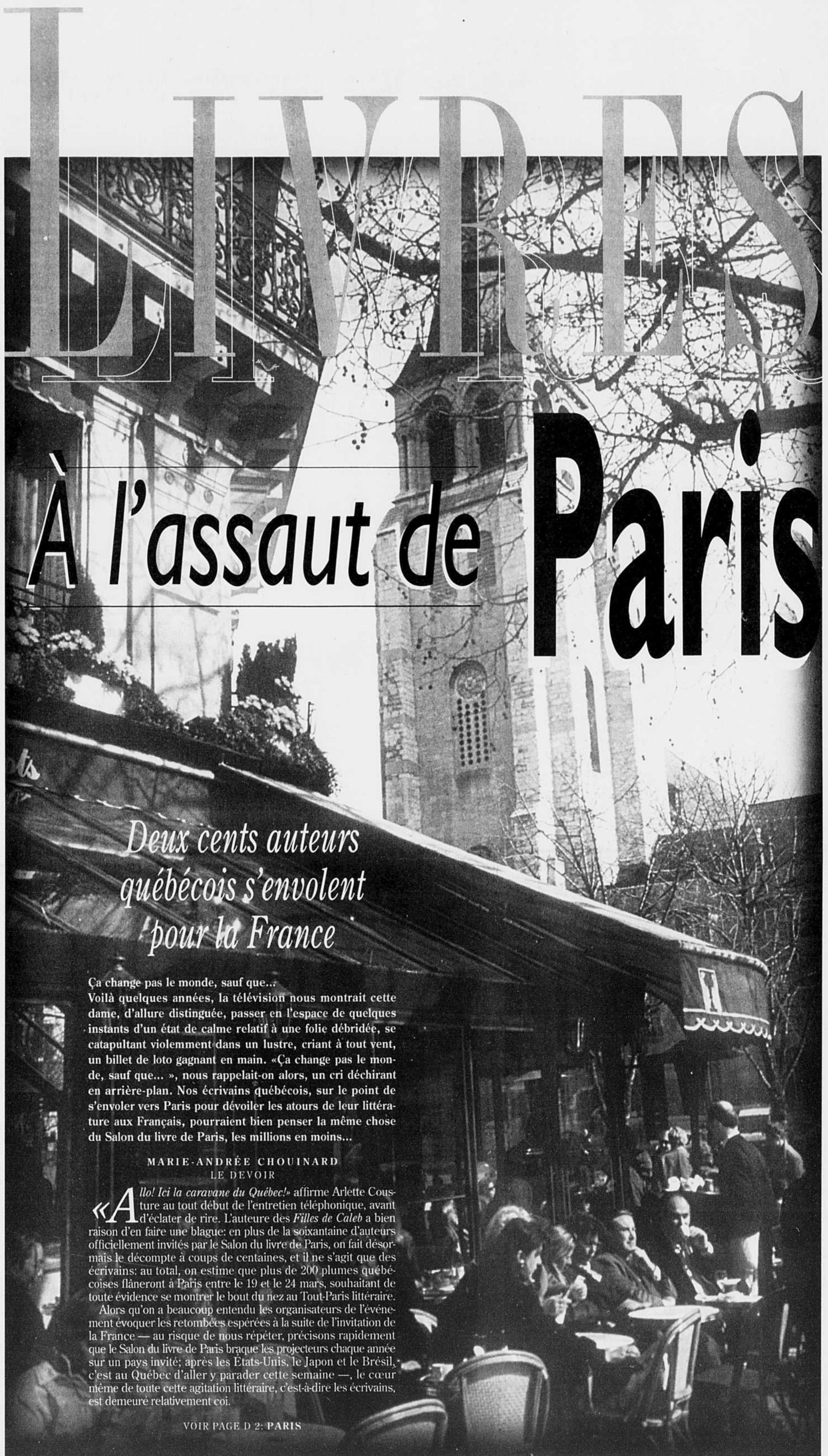
Celui qui parle ainsi se situe littéralement aux confins de la littérature québécoise et du regard que la France — disons plutôt Paris — porte dessus: Robert Beauchamp, l'un des copropriétaires de la Librairie du Québec à Paris, attend avec une impatience mal dissimulée l'arrivée de la horde québécoise à Paris cette semaine.

Pour basculer de cette «totale méconnaissance» à une parcelle de reconnaissance, la recette lui apparaît simple: titiller d'abord l'intérêt des médias français, ce qui paraît déjà bien amorcé si l'on en juge par l'avalanche de suppléments et dossiers spéciaux sur la littérature québécoise parus et à paraître; diriger ensuite par ces reportages écrits et électroniques les Français vers des pistes de lecture, ce qui les mènera peut-être à demander à leur libraire de se procurer tel ou tel autre titre. Et enfin, faire un suivi en assurant l'embauche — là-bas — d'attachés de presse spécialement voués à la promotion du livre québécois, tout en espérant le passage des droits d'auteur d'un territoire à l'autre.

En France, les auteurs québécois les plus en vogue sont Arlette Cousture (environ 250 000 exemplaires des *Filles de Caleb* vendus), Yves Beauchemin (environ 85 000 exemplaires du *Matou*) et Michel Tremblay (moins de 10 000 exemplaires d'un de ses derniers volumes, *Quarante-quatre minutes et quarante-quatre secondes*). Des auteurs tels Anne Hébert ou Jacques Godbout, dont les noms circulent également beaucoup là-bas, atteignent rarement les 1000 exemplaires, affirme Robert Beauchamp. «*Il faut savoir aussi que, pour les auteurs français mêmes, une vente honnête, c'est 5000 exemplaires! C'est de l'édition dont on parle, pas du disque!*»

**La promotion après le Salon**  
«*Je pense que la demande des lecteurs face à certains auteurs québécois va convaincre les éditeurs français d'acheter des droits, explique Robert Beauchamp, dont la librairie regorge plus que jamais de titres québécois, que des passants voudront peut-être destiner à leur bibliothèque personnelle. L'un des problèmes, même pour des auteurs du Québec déjà publiés en France, c'est qu'ils bénéficient de peu de promotion, en fait du peu de promotion alloué à un auteur qui ne vit pas en France. On ne peut pas exiger les statuts d'auteur étranger et français en même temps!*»

VOIR PAGE D 2: PERCEPTIONS



# À l'assaut de Paris

*Deux cents auteurs  
québécois s'envolent  
pour la France*

Ça change pas le monde, sauf que...

Voilà quelques années, la télévision nous montrait cette dame, d'allure distinguée, passer en l'espace de quelques instants d'un état de calme relatif à une folie débridée, se catapultant violemment dans un lustre, criant à tout vent, un billet de loto gagnant en main. «Ça change pas le monde, sauf que...», nous rappelait-on alors, un cri déchirant en arrière-plan. Nos écrivains québécois, sur le point de s'envoler vers Paris pour dévoiler les atours de leur littérature aux Français, pourraient bien penser la même chose du Salon du livre de Paris, les millions en moins...

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD  
LE DEVOIR

«*Alo! Ici la caravane du Québec!*» affirme Arlette Cousture au tout début de l'entretien téléphonique, avant d'éclater de rire. L'auteure des *Filles de Caleb* a bien raison d'en faire une blague: en plus de la soixantaine d'auteurs officiellement invités par le Salon du livre de Paris, on fait désormais le décompte à coups de centaines, et il ne s'agit que des écrivains: au total, on estime que plus de 200 plumes québécoises flâneront à Paris entre le 19 et le 24 mars, souhaitant de toute évidence se montrer le bout du nez au Tout-Paris littéraire.

Alors qu'on a beaucoup entendu les organisateurs de l'événement évoquer les retombées espérées à la suite de l'invitation de la France — au risque de nous répéter, précisons rapidement que le Salon du livre de Paris braque les projecteurs chaque année sur un pays invité; après les États-Unis, le Japon et le Brésil, c'est au Québec d'aller y parader cette semaine —, le cœur même de toute cette agitation littéraire, c'est-à-dire les écrivains, est demeuré relativement coi.

VOIR PAGE D 2: PARIS

SOURCE MAISON DE LA FRANCE

DE GESTES, DE TERRE ET DE MOTS

LIBERTÉ 241

février 1999  
140 pages 6\$

En vente chez votre libraire

## LIVRES

## PERCEPTIONS

De l'intérêt porté par les médias français aux auteurs québécois

SUITE DE LA PAGE D 1

Ce statut de littérature étrangère, les organisateurs québécois de la présence du Québec au Salon du livre de Paris en ont pourtant fait une pierre angulaire, affirmant à plusieurs reprises qu'elle était francophone mais éloignée géographiquement du berceau de la littérature française. Misant sur la curiosité des médias, le Québec espère par cet événement faire connaître de nouvelles plumes.

«Pour ce qui est de la visibilité du Québec à Paris, c'est déjà fait, on peut dire que nous avons atteint un objectif, expliquait plus tôt cette semaine la ministre de la Culture et des Communications, Agnès Maltais, partie à Paris notamment pour l'inauguration du Salon du livre de Paris et celle du Printemps du Québec en France. Il faut vraiment réussir à diffuser le livre québécois en dehors du marché québécois, c'est une opération qui vise ce but-là. Je ne veux pas vraiment parler de chiffres — on parle de doubler ou de tripler les ventes — mais il y a autre chose d'important: maintenant qu'il y a une communauté européenne, entrer en France, c'est entrer en Europe. Un livre dédouané en France est un livre dédouané pour toute l'Europe.»

On a beaucoup parlé de l'intérêt porté par les médias français aux auteurs d'ici, qu'ils sont venus rencontrer il y a quelques semaines, voire quelques mois. «Déjà, le choix des auteurs rencontrés démontre un changement et une ouverture des Français par rapport à une littérature qu'ils trouvent différente», croit Robert Beauchamp, qui ne cache pas son enthousiasme pour les possibilités rattachées à la couverture qu'on prévoit.

Outre Bernard Pivot, qui recevra le 19 mars prochain Gaétan Soucy, Dany Laferrière et Robert Lalonde, quelques revues, dont le *Magazine littéraire*, ont déjà imprimé des exemplaires au cœur desquels se trouvent des dossiers sur le Québec.

Voyage dans la littérature québécoise, intitulé pour l'occasion le responsable du supplément, François Busnel. «Les clichés ont la vie dure! affirme-t-il d'entrée de jeu. Il suffit que l'on prononce ce nom, "Québec", pour qu'aussitôt surgissent les lieux communs les plus rebattus: le Québec, tout le monde le sait, c'est "ma cabane au Canada", les forêts d'érables, les vastes étendues enneigées, la police montée, les bûcherons sauvages et hâbleurs, sans oublier cet accent inimitable, si folklorique...»

Et puis immédiatement après: «Stop! Autant prévenir tout de suite: ceux qui chercheront un exotisme de carte postale dans les allées du Salon du livre [...] seront déçus.» Le journaliste a

beau nous présenter ensuite en l'espace de vingt pages une mosaïque intéressante et très peu arrimée aux clichés (entre autres, des portraits de Gaétan Soucy, une des vedettes présentes de ce Salon, Hélène Monette, Bruno Hébert, Émile Ollivier, Dany Laferrière, Sergio Kokis, Stéphane Bourguignon, Neil Bissonnath, Raymond Klibansky, Claude Poirier, Charles Taylor ou Lucie Papineau), la réalité le rattrape, le pauvre.

Il suffit de lire d'abord un minuscule paragraphe publié dans cet avant-programme encarté dans le *Magazine littéraire* pour s'en convaincre. Sous le titre «Une si Belle Province», on lit ceci: «120 m2 de Québec authentique au cœur du Salon du livre. Mieux qu'une cabane au Canada, une minutieuse reconstitution, où l'on pourra découvrir, entre des érables, un couple d'élan, des castors et un redoutable glouton (naturalisés), quelques trésors de la Belle Province: la première carte établie situant le Québec, des tuniques indiennes et des minéraux du mont Saint-Hilaire.»

Présenté comme un couloir menant au Pavillon du Québec — lequel ne revêtira pas ces atours folkloriques, nous assure-t-on —, cet avant-goût du Québec a été réalisé par l'hôte de l'événement. Que penseront les Français de ce petit bout de Québec planté en plein salon? «Cé l'bonne à mort», diront-ils peut-être. Ou alors; «ce plate en bête» ou moins poliment «ça peut pas être plus dolle», reprenant ici quelques-unes des expressions québécoises publiées dans un lexique d'«expressions québécoises qui font le charme du français à l'accent d'Amérique» offert notamment par l'Association nationale des éditeurs de livres aux Français qui passeront par le Salon.

«Ce n'est pas l'image principale, ni ce qui ressort d'abord et avant tout ici, rétorque à ce sujet la ministre de la Culture et des Communications, Agnès Maltais. Ce n'est pas le choix qu'on a fait. Nous avons plutôt fait le choix d'un Québec moderne et contemporain. S'ils ont encore besoin de se raccrocher à ce modèle-là, c'est leur choix, mais ce n'est pas le nôtre, au contraire. Mais peut-être avons-nous une modernité respectueuse de ses traditions, ce qui les fascine, avec les grands espaces.»

Le Salon du livre de Paris ouvre ses grands espaces au Québec du 19 au 24 mars. Une soixantaine d'auteurs québécois y seront mis particulièrement en évidence, mais près de 150 autres y défilèrent aussi. Au total, la horde de Québécois de tous azimuts avoisinerait les 400 ou 500 personnes. Les 220 000 Français qu'on y attend se partageront donc entre la modernité du Québec et 1500 auteurs de chez eux...

## PARIS

«Je crois sincèrement que cette opération ne servira strictement à rien

— Maxime-Olivier Moutier

SUITE DE LA PAGE D 1

«C'est un pas que nous nous apprêtons à faire, ce n'est pas une traversée pour toujours!» répond l'écrivaine Marie Laberge lorsqu'on lui demande quelles sont ses attentes toutes personnelles par rapport à cet événement littéraire auquel elle se prépare à participer. Habitée de Paris, figure déjà connue là-bas, d'abord pour sa dramaturgie puis pour sa littérature, Marie Laberge part le cœur léger, laissant de côté les grands espoirs.

«Chez eux, ils font déjà face eux-mêmes à une avalanche littéraire! Je suis très sensible à cette invitation, convaincue aussi que c'est une bonne chose pour nous, mais je ne suis pas candide: pour faire bouger Paris, il faut vraiment en faire beaucoup!»

Au rancart, les espoirs

Demeurés un peu à l'écart de tous les débats — vitrioliques ou non — ayant entouré le départ de la délégation québécoise vers Paris, les auteurs interrogés par *Le Devoir* partent le sourire aux lèvres mais n'ont pas l'intention de trébucher dans un lot d'illusions.

«Je crois sincèrement que cette opération ne servira strictement à rien, explique le jeune auteur Maxime-Olivier Moutier, légèrement plus tranchant que ses condisciples. C'est l'un pour nous, on aura certainement du plaisir à se retrouver tous là-bas, mais je ne crois pas que les Français vont tout à coup s'intéresser à ce qu'on fait et à ce qu'on écrit juste parce qu'on est là. Tout ça va être très exotique, les petits Québécois seront regardés attentivement, mais ça n'indique pas pour autant que, tout à coup, ils vont nous supposer un savoir sur la littérature.»

Avant que les Québécois n'envahissent le plancher du Salon, ce sont les journalistes français qui ont foulé le sol québécois, préparant cahiers spéciaux et suppléments littéraires orientés sur le Québec. «Ils ont manifesté un intérêt réel pour ce que nous faisons», explique Lise Bissonnette, qui part à Paris non seulement à titre d'écrivaine mais aussi pour faire connaître la Grande Bibliothèque du Québec dont elle tient maintenant les rênes. Pour dépeindre l'image qu'ils ont de nous, je crois que ça n'a rien de mauvais. Mais il ne faut pas cependant entretenir de faux espoirs parce que tant et aussi longtemps qu'on n'est pas sur place, pour rencontrer les médias, faire la promotion, il est difficile de croire que seul un salon fera augmenter les ventes.»

Cette opération massive, qui revêt des allures de débarquement, ne s'assimile en rien à une célébration de l'acte créateur, sur lequel toute cette agitation n'a d'ailleurs aucune répercussion, note l'auteur Rober Racine, qui participera au Printemps du Québec à Paris immédiatement après le Salon du livre. «Je trouve formidable qu'on fasse un focus sur la littérature québécoise, mais n'oublions jamais que tout cela n'a rien à voir avec l'acte créateur en soi. Ça n'a aucun lien avec le fait d'écrire, comme les grandes expositions d'art contemporain dans le monde n'ont rien à voir avec le fait d'être seul dans son studio et de créer. C'est un grand jeu, voilà comment il faut percevoir ce type d'opération.»

Et le débarquement, puisque c'est de cela qu'il s'agit, les 200 auteurs étant entourés d'éditeurs, de distributeurs, de libraires et de journalistes québécois, pourrait donner l'envie de rester en «gang», «comme on sait si bien le faire chez nous», note Arlette Cousture, qui craint la ghettoïsation des Québécois. «J'espère qu'on ne restera pas en diaspora et qu'on se mêlera plutôt aux Français, pour échanger avec eux.»

«C'est de cette façon que nous allons réussir à changer les choses, en faisant connaître notre littérature aux Français, d'individu à individu, croit Robert Lalonde, qui s'adonne lui-même à cette pratique avec des amis français depuis des lunes. Ils sont toujours très coupables de la méconnaissance qu'ils ont de quelque chose. Avec la littérature québécoise, c'est là-dessus qu'il faut jouer. À chaque fois que j'ai présenté un livre à des amis, et qu'ils ont été

charmés, j'ai remarqué toute la honte qu'ils éprouvaient de ne pas avoir su avant. C'est là-dessus qu'il faut jouer!»

Naïfs et candides, s'abstenir

Remisée, la naïveté! «Il faut être bourré de naïveté et de candeur pour croire que le Salon du livre de Paris va changer nos vies», lance Maxime-Olivier Moutier, qui s'apprête toutefois à signer avec un éditeur français une entente amorcée avant le Salon mais dont l'aboutissement aura été rendu possible plus rapidement à cause de tous ces projecteurs braqués sur le Québec et dont certains éditeurs français veulent profiter.

«Il est illusoire de croire qu'une manifestation internationale va changer le cours des choses, renchérit Rober Racine, qui se réjouit de la perspective d'échanger avec d'autres écrivains. Je souhaite toutefois que ça donne envie de nous lire, ne serait-ce que pour un bref instant.»

L'opération de charme s'effectuera, plus que par les gens, par le seul pouvoir des mots, croit Marie Laberge. «Si on s'impose un jour comme force littéraire mondiale, ce sera à cause de la force de notre littérature, et uniquement à cause ça, note Marie Laberge. Un salon, une opération qui se veut d'abord et avant tout commerciale, ne l'oublions pas, ne peut à elle seule bouleverser le cours des événements. Et les artistes ont une seule chose à faire dans tout cela: leur art.»

Littérature québécoise: vouée à l'international?

Dans certains secteurs, celui de la littérature jeunesse par exemple, les possibilités d'ouverture au marché français sont peut-être plus grandes qu'en littérature générale, en raison des différences moins notables entre le jeune lectorat d'ici et celui de là-bas. «On sent déjà une différence, il me semble, dans l'intérêt des Français pour ce que nous faisons, parce que des maisons d'édition jeunesse s'intéressent tout à coup à ce que nous faisons ici, explique Lucie Papineau, directrice de la collection jeunesse à la maison Dominique et Compagnie et elle-même auteure d'albums pour enfants. Mais ce ne sera pas évident. On a actuellement l'impression qu'ils vont plus aisément traduire un texte suédois plutôt que de se tourner vers la littérature québécoise! Si l'intérêt est tourné vers nous, c'est maintenant à nous de faire nos preuves et de faire en sorte qu'il sera soutenu.»

Pour certains, l'opération de diffusion française qu'on espère effectuer à la suite du passage à Paris supplante un effort qui devrait bien plus être effectué chez nous, là où les habitudes de lecture et les affaires de certaines maisons d'édition laissent croire qu'il y a encore fort à faire. Voilà ce que croit Victor-Lévy Beaulieu, qui faisait partie de la délégation des 60 auteurs envoyés à Paris mais qui annule finalement cette escapade parisienne pour s'adonner à l'écriture intensive du téléroman *Bouscotte*. «Que j'y aille ou non, cette invitation est somme toute positive, personne n'ira nier cela, a-t-il expliqué cette semaine, depuis Trois-Pistoles. Mais le problème de la littérature québécoise, c'est de vouloir être internationale avant de s'intéresser à ses propres gens, ce qui est à mon avis un choix malencontreux. On essaie de faire croire aux Français que notre littérature est française, alors que pour eux il est encore très difficile d'admettre que nous sommes leurs contemporains. Pour eux, on est encore beaucoup la cabane à sucre!»

Dans les coulisses du Salon du livre de Paris, il sera intéressant de surveiller les poignées de main échangées entre éditeurs français et auteurs québécois. Et de constater lesquels de nos auteurs auront la surprise de voir les Français faire sagement la queue devant leur table dans l'espoir de recevoir une dédicace. En attendant ces bonnes nouvelles, les écrivains optent pour la solution du sage: de toute évidence moins attachés aux tractations commerciales que les éditeurs qui les représentent, ils partent l'esprit dégaîlé, le cœur à la fête, saluant bien bas cette invitation de l'Hexagone, sans croire pour autant à l'inscription de ce moment dans le grand livre de l'Histoire.

Le Québec à Paris

## Pensées d'auteurs

Alors que le credo populaire nous les présente coupés de la réalité, à griffonner sur la feuille des bouts d'histoires qu'ils se sont inventées, les auteurs québécois ont au contraire la tête froide et les deux pieds bien campés dans les avenues du réel. Alors qu'ils s'apprêtent pour la majorité à participer au Salon du livre de Paris, nous avons recueilli leurs commentaires, histoire de mesurer leurs attentes...

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD  
LE DEVOIR

Victor-Lévy Beaulieu

Auteur, entre autres, de *Race de monde*, *Monsieur Melville*, *L'Héritage*, *Montréal PQ* et *Don Quichotte de la démanche*, il publiait récemment *Les Contes québécois d'un grand-père forgeron à son petit-fils Bouscotte*. M. Beaulieu a dû annuler son passage à Paris en raison d'un emploi du temps trop chargé.

«Je crois qu'entre la présence des auteurs à Paris et le concours A la découverte du Québec [une soixantaine de titres québécois sont présentés dans la vitrine de 300 librairies à travers la France], c'est la présence en librairie qui est la plus capitale. Parce que les gens verront nos livres parmi tous les autres. [...] Toute cette aventure est très positive, il n'y a pas à douter de cela. Mais je crois qu'il ne faudrait jamais oublier d'être un peu plus régional avant de prendre l'assaut du monde.»

Lise Bissonnette

Son expérience de romancière a donné *Marie suivait l'été*, *Choses crues et Quittes et doubles*. Deux recueils de ses chroniques et éditoriaux parus dans *Le Devoir* ont également été publiés (*La Passion du présent* et *Toujours la passion du présent*, récemment paru).

«Le public français aime le Québec. Le vieux folklore et le regard condescendant dont on parle souvent sont peut-être encore un peu vains, mais avec la manne de touristes français que le Québec accueille de plus en plus, il y a un grand espoir que ça change. [...] J'ai remarqué que les Français transposaient sur notre littérature des observations qu'ils font sur la leur propre. En venant ici faire des reportages, ils ont remarqué notre littérature de jeunes écorchés, le "déprimisme" qu'ils appellent, et puis celle des migrants. Et ce sont deux mouvements très forts en France actuellement. Ça peut agacer un peu, mais en bout de ligne, ça servira à dépeupérer l'image.»

Arlette Cousture

Elle a publié nouvelles, romans, contes pour enfants. *Les Filles de Caleb* a connu un franc succès en France, aussi bien sur le plan littéraire que télévisuel. *J'aurais voulu vous dire William* est son tout dernier roman.

«Les Français aiment bien notre petit côté boboto, je crois qu'on est un peu franchouillards à notre façon, et c'est ce qu'ils aiment par-dessus tout. Ça les fait rire, mais pas de nous, avec nous! [...] Je ne veux surtout pas qu'on ait l'air d'arriver en caravane québécoise, tous reclus dans notre petit coin. Il faut profiter de cette occasion pour tisser des liens avec les Français.»

Marie Laberge

Dramaturge connue en France pour des pièces comme *C'était avant la guerre à L'Anse-à-Gilles* et *Oublier*. Aussi romancière, elle a publié notamment *Juillet*, *Quelques adieux*, *Le Poids des ombres* et *La Cérémonie des anges*.

«Paris n'est pas la France en entier, il ne faut jamais perdre cela de vue. [...] Comme écrivain québécois, je suis convaincue que nous avons un effort à faire pour que notre littérature se rende jusque là-bas, mais de là à affirmer que nous sommes tout à coup 60 auteurs invités que tout ça va changer.»

Robert Lalonde

Comédien, traducteur, poète et romancier, il a publié *Le Dernier Été des Indiens*, *Le Petit Aigle à tête blanche*, *Où vont les sizerins flammés en été?* et *Le Monde sur le flanc de la truite*. Ses deux derniers titres sont *Le Vaste Monde* et *Le Vacarmeur*.

VOIR PAGE SUIVANTE: QUÉBEC

# Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR 1999

VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS COMPLET DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC, VOILÀ UNE OCCASION D'AGIR.

Pour saisir cette chance de mesurer vos aptitudes et - qui sait? - de faire vos débuts dans un grand journal, il s'agit de rédiger un article critique d'au moins 700 mots, sur une manifestation sociale ou culturelle d'ici: rassemblement populaire, événement sportif, film, livre, pièce de théâtre, ou autres.

## À retenir:

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal *Le Devoir* est le 19 mars 1999.
- La remise des prix aura lieu en mai 1999.

## À gagner:

- 1<sup>er</sup> prix: Une bourse d'études de 2 000\$ ainsi qu'un voyage et séjour de découverte conviviale de la France (condition d'admissibilité, avoir 18 ans et plus).
- 2<sup>e</sup> prix: Une bourse d'études de 2 000\$
- 3<sup>e</sup> prix: Une bourse d'études de 1 000\$

Des prix de participation, tels des logiciels et des abonnements au *Devoir* et à la revue *Forces*, seront aussi attribués par tirage.

LA FONDATION DU DEVOIR

AQPF  
Association québécoise des professeurs et professeurs de français

Votre professeur de français vous en dira davantage sur les modalités de participation.

CONSULAT GENERAL DE FRANCE A QUÉBEC

Société d'édition

FORCES

DM DIFFUSION MULTIMEDIA

Lire pour faire durer l'instant

CLAIRE MARTIN  
Toute la vie

présentation de Gilles Dorion  
120 pages : 16,95 \$

L'instant même  
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS



«La petite fille lit. Elle comprend que l'avenir lui promet des livres pleins de choses qu'elle ne soupçonne même pas...»

LIVRES ANCIENS ET MODERNES  
• Achat • Vente • Expertise  
BOUQUINERIE SAINT-DENIS  
4075, rue St-Denis (angle Duluth)  
Achats à domicile  
(514) 288-5567

## LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

## Nature heureuse et tête bien faite

## QUÉBEC

L'idée est de faire ici quelque chose de massif, et ça ne peut pas nuire

— Robert Lalonde

SUITE DE LA PAGE PRÉCÉDENTE

«Je suis embarqué dans cette histoire-là sans trop y croire. Mais tout à coup, on sent vraiment un intérêt réel, et comme je connais [les Français] depuis un petit bout, je vois qu'ils en font vraiment plus qu'à l'habitude. [...] On est obligé de considérer que l'impact de la presse et de la télé est réel. L'idée est de faire ici quelque chose de massif, et ça ne peut pas nuire. Il vont au moins se rendre compte d'une chose, ce qu'on attendait depuis des années: «On ne connaît pas bien la littérature québécoise!» Et ce sera déjà ça de gagné. [...] Je ne dis pas ça parce que ça me plaît mais parce que c'est comme ça: on est dans un monde où il faut un impact. Là, il y en aura un. Qu'est-ce que ça va faire? Je ne sais pas. Espérons qu'on aura au moins du plaisir.»

## Maxime-Olivier Moutier

Jeune auteur né en 1971, il a publié deux recueils de nouvelles, *Potence Machine* et *Risible et noir*, de même qu'un roman, *Marie-Hélène au mois de mars*.

«Chez nous, c'est inné, on s'intéresse d'emblée à la littérature française à l'école, à travers nos achats de livres. On suppose que les Français sont des écrivains, mais pour eux, nous sommes une littérature exotique de plus. S'il y a des gens ici qui ont des illusions, je les trouve franchement naïfs. Pour percer en France, il faut habiter là-bas, se faire connaître, entrer dans les cercles littéraires. Arrêtons de nous raconter des histoires!»

## Lucie Papineau

Romancière, directrice de collection dont l'action littéraire est essentiellement tournée vers les jeunes. A publié *Francis Reddy*, *comédien, Mari-folle*, *En plein cœur* et *Monsieur Soleil*.

«Je crois que ce salon est plutôt une grande fête, il ne faut pas s'y rendre les bras pleins d'illusions. [...] Mais dans le secteur de la littérature jeunesse, je sens un véritable intérêt de la part des éditeurs. Est-ce que c'est à cause du seul Salon du livre de Paris ou est-ce le charme de la littérature qui a œuvré?»

## Stanley Péan

Auteur de nouvelles, critique, il anime aussi une émission littéraire. Il a publié notamment *Zombi Blues*.

«Ça ne change pas le monde, sauf que... Je vais là-bas la tête froide. D'ailleurs, je crois qu'on s'y rend beaucoup plus pour le «trip» que pour changer le monde. On nous invite en grande quantité comme cela, l'espace du Salon, ce qui ne veut pas dire que les Français vont se rappeler ensuite de notre littérature. Il ne faut pas oublier que ce salon attire en tout 220 000 personnes, alors que celui de Montréal, à beaucoup plus petite échelle, en attire 120 000 à lui seul.»

## Rober Racine

Artiste et romancier, a publié *Le Mal de Vienne*, *Là-bas*, tout près et, plus récemment, *Le Dictionnaire*. Travaille sur une mise en espace de son *Dictionnaire de la langue française*.

«Je me dirige vers ce salon sans attente aucune, et sans stratégie d'édition particulière. J'y vais pour l'expérience, la possibilité de rencontrer de nouvelles personnes. Le Salon du livre de Paris nous invite, tant mieux. Mais à partir de cela, on n'a aucun contrôle sur la façon dont les médias s'empareront de ce que nous faisons. [...] Je souhaite que ça donne envie aux gens de nous lire. Mais ça me semble beaucoup plus l'événement des organisateurs que des artistes.»

## TOUTE LA VIE

Claire Martin  
L'instant même, Québec  
1999, 113 pages

Dès qu'elle en a eu la gouverne, Claire Martin a mené sa vie comme elle l'entendait. Et son œuvre, de même. Elle fut à la fois très présente durant les époques qu'elle a connues et rebelle à leurs modes ou à tous les diktats.

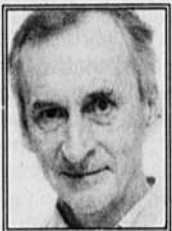
Après avoir fait de la radio dans les années 40, elle fut des débuts de la télévision, participant à des émissions comme *Chacun son métier* ou *Le Point d'interrogation*. Mais elle avait, paraît-il, toujours voulu écrire. Elle s'y mit relativement tard, lorsqu'elle estima qu'elle avait acquis la maturité nécessaire pour faire une œuvre digne de ce nom. Parurent d'abord un recueil de nouvelles, *Avec ou sans amour*, en 1959, puis peu après, deux romans publiés ici au Cercle du livre de France, la maison de Pierre Tisseyre, puis en France, chez Robert Laffont. Elle y manifestait un tempérament d'écrivain. Le style était vif, le ton volontiers incisif, teinté d'ironie, ce «vieux démon» avec lequel elle a signé un pacte aussi joyeux que durable. Certains reprochèrent à ses récits de n'être pas assez canadiens ou québécois — ils auraient pu se passer n'importe où — et à son lexique de manquer de couleur locale. Claire Martin n'en avait cure: elle persistait et signait. Elle avait une horreur égale du jodel et des calembours. Pour elle, il n'y a toujours eu qu'une langue française, qu'on ne peut aimer et pratiquer qu'en ayant le souci du mot juste.

## Souvenirs

Mais par un joli paradoxe, son œuvre majeure fut, elle, profondément enracinée dans notre terroir collectif. Ce furent des souvenirs de jeunesse, véritables mémoires d'une jeune fille rangée, dont elle entreprit la rédaction vers 1957 et qui furent publiés en deux tomes en 1965-66: *Dans un gant de fer* et *La Jone droite*; les deux firent un certain bruit à l'époque. Elle remporta, pour le premier, le prix France-Québec, ex aequo avec le grand roman de Marie-Claire Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. *Dans un gant de fer* est le récit circonstancié des vingt premières années de la vie de Claire Martin, dont le per-

sonnage central est son père, un tyranneau sermonneur, aussi puritain que violent et odieux, devant lequel ses enfants plient, mais sans rompre. Tous solidaires, ils ont leurs ruses et leurs secrets qui leur permettent de préserver leur curiosité intellectuelle et leur appétit de la vie.

Ces mémoires étaient des livres forts, exempts de misérabilisme. Ils furent pour Claire Martin un exercice cathartique, une occasion de libération personnelle qui coïncidait avec l'effervescence collective du moment. Elle avait tiré de sa jeunesse difficile le meilleur parti: elle en fit une œuvre.



Robert Chartrand

Puis, à partir de 1972, elle sembla prendre sa retraite littéraire, d'où l'événement que constitue ce recueil qui vient tout juste de paraître. *Toute une vie* marque cependant un retour plutôt timide de Claire Martin à l'écriture: de la douzaine de textes qu'il contient, quatre seulement sont de véritables inédits; les autres, devenus introuvables il est vrai, avaient déjà paru dans divers périodiques. Ils ont été rassemblés par Gilles Dorion, qui les présente avec fierté.

La vie ne se trouve pas toute dans ces petits textes, mais elle y est dans plusieurs de ses tonalités: petites, déconvenues, éblouissements — ceux-ci souvent brefs, mais d'autant plus précieux. On sera frappé par l'unité de l'ensemble, remarquable quand on sait que certains textes ont 40 ans alors que d'autres sont tout récents. Cela prouve à l'envi que Claire Martin a toujours été fidèle à sa manière.

On retrouve ici comme ailleurs dans l'œuvre de Claire Martin un regard grave ou amusé sur ces curieuses créatures que sont les humains: un regard de moraliste au sens noble du terme, fait de compassion et d'esprit critique, tour à tour proche et distant de ses personnages. Ce sont souvent des histoires de couples, d'hommes et de femmes que guettent les malentendus, l'ennui, la routine, qui s'affrontent dans une petite jungle relationnelle où il y a inévitablement un fort et un faible, ou encore un malin et un floué.

Quelques récits ne sont que de simples bluettes, comme *Les Oignons verts*, où les fruits et les légumes et l'éloge du mot juste comptent davantage que les personnages et leurs sentiments, ou *Conversation le soir*, où on se relance avec des histoires un peu courtes de personnes disparues.

## Premiers instants

Mais il y en a surtout de délicieux. *Toute la vie* évoque le sortilège du coup de foudre, ces premiers instants où surgit l'attraction entre deux êtres. Tout se passe ici à la vitesse de l'éclair: l'homme voit déjà sa compagne flétrie — son imagination galo — alors qu'il vient à peine de la connaître: «Il sentait que pour garder cet amour il aurait donné sa vie. Mais c'était l'avenir qu'elle demandait.» *La Nouvelle Chanson* est un amusant pied de nez à Otawá, où Claire Martin a longuement vécu; trois femmes esseulées, plus très jeunes, s'y distraient comme elles peuvent, revenant de leurs sorties «délestées d'un peu de célibat, avec des provisions de rires et de paroles pour trois semaines»...

Certains récits sont plus acides, comme *Paris-Montréal*, où une mère sacrifie bien inutilement une liaison pour se consacrer à sa grande fille; d'autres, tel *Le risque d'être dupe*, sont nettement cruels.

Mais il n'y a pas que des nouvelles dans *Toute la vie*, d'où l'absence, en sous-titre, d'une indication de genre. Quelques-uns des textes, et parmi les meilleurs, évoquent des souvenirs personnels de l'auteur. Dans *Un fleuve*, c'est celui de la maison où Claire Martin a vécu dans sa jeunesse, au bord du Saint-Laurent: la grève boueuse, une maison voisine pleine de mystères, une grosse pierre, la flore, tout cela a disparu depuis longtemps. Ce lieu, envahi depuis par un boulevard, ne fut pas aimable puisqu'il est lié à la triste époque de *Dans un gant de fer* mais, note Martin, «il me semble que j'emmagasinai son souvenir pour l'aimer plus tard».

*Combien j'ai souvenir* décrit avec attendrissement un petit village du sud de la France, Cabris, où Claire Martin vécut une dizaine d'années, un havre de paix «bien équipé en souvenirs» littéraires ou autres, qu'elle a cependant quitté sans regrets, étant donné sa «nature heureuse».

## Lecture

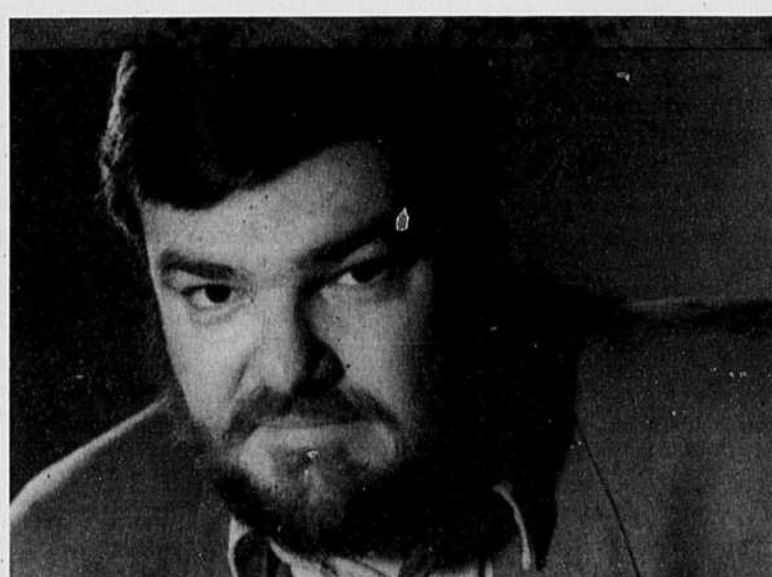
Enfin et surtout, il y a ce magnifique petit texte, *La petite fille lit*, écrit en 1973 et heureusement repris ici. C'est un éloge de la lecture, celle qui découvre une enfant de cinq ans qui prit vite goût à être transportée dans «un monde où la vérité est littéraire, c'est-à-dire pas plus belle ou plus horrible, plus surprenante ou plus tragique, mais simplement destinée à être lue, ce qui en fait la chose la plus différente de la vie». Elle découvre, grâce à Nelligan, les larmes littéraires, ces «larmes qui n'ont rien à faire avec sa propre vie, mais qui lui viennent du malheur inconnu d'un être inconnu avec qui il partage les mots qui font mal». A onze ans, ce sont les romans de Laure Conan qui, «avec ce qu'ils ont d'étouffant, d'exaspérant, mais de fatal aussi, apparurent comme une assez bonne image de ce que je connaissais de la vie».

Claire Martin est de ces écrivains dont on a l'impression qu'ils ressemblent à leur écriture, comme si leur physiognomie ou l'inflexion de leur voix rappelait leur style. Les apercevant après les avoir lus, on croit les reconnaître, à tort ou à raison. Jacques Ferron, Anne Hébert sont de ceux-là, de même que Ying Chen ou Pierre Yergeau. Claire Martin, elle aussi, a la tête de ses textes, dirait-on. Les lecteurs pourront s'amuser à le vérifier puisque, fait très rare pour un livre de fiction, c'est sa photo qu'on trouve sur la jaquette de couverture. Ce regard vif, un tantinet espiègle, cette allure racée annoncent cette vivacité d'écriture, ce sens du trait qui ne se démentent pas dans ces textes écrits sur quelque 40 ans. C'est peut-être de dire que ni la femme — née en 1914 — ni l'œuvre ne font leur âge. Il y a chez l'une et l'autre un appétit de vivre qu'on ne dirait pas extirpé à une jeunesse difficile, un art de bien faire les choses, y compris celui, rare, d'aimer la vie, sans se prendre au sérieux.

rchartrand@videotron.ca



Pour Claire Martin, il n'y a toujours eu qu'une langue française, qu'on ne peut aimer et pratiquer qu'en ayant le souci du mot juste



LUC ASSELIN

Luc Asselin

PHÉNIX

roman

roman  
24,95 \$

I'HEXAGONE

«Roman dense et intense, d'une douleur extrême et d'une formidable amplitude, *Phénix* donne lieu à des passages de très grande littérature.»

PIERRETTE ROY, *La Tribune*

«L'oiseau rare pourrait aussi bien être Luc Asselin, l'auteur de cette histoire unique.»

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD, *Le Devoir*

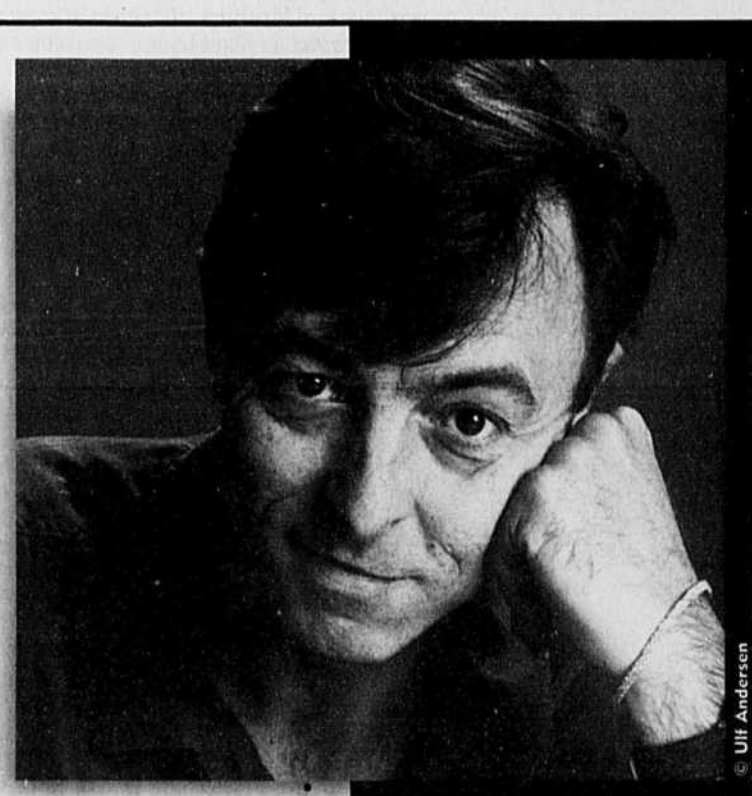
«Luc Asselin a réussi, avec *Phénix*, à créer un beau personnage.»

RAYMOND BERTIN, *Voir*

I'HEXAGONE

www.edhexagone.com

La passion de la littérature



Robert LALONDE  
Le Vacarme

Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire

174 PAGES • 17,95 \$

Une célébration à la fois païenne et sacrée du monde de la littérature.

Cette suite au Monde sur le flanc de la truite nous conduit encore plus près du cœur ardent de l'acte créateur.

Boréal  
Qui m'aime me lise.

Maxime Roussy  
DU SANG SUR LA CHAIR D'UNE POMME

Quand un livre est vraiment EXCEPTIONNEL, il faut le crier sur tous les toits!

LES INTOUCHABLES

## LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

# La poursuite de l'enfance

*Une belle réflexion sur nos tribus modernes*

**LÉNA ET LA SOCIÉTÉ DES PETITS HOMMES**  
Suzanne Gagné  
VLB Éditeur, Montréal  
1999, 221 pages

DAVID HINCE



On aura déjà relevé, bien avant nous, cette préférence des romanciers québécois pour le thème de l'enfance et de son imaginaire. Nous n'aurions d'ailleurs qu'à évoquer les Emmanuel, Bérény et Tinamer pour rendre compte de ces univers mémorables qui ont jalonné le parcours de notre modernité littéraire. Si, à cette époque, on ne se gênait pas pour établir des parallèles politiques douteux entre ces grands enfants de la fiction et l'évolution de la société québécoise, force est de constater combien la réception de pareilles œuvres dépasse aujourd'hui la simple question de l'identité pour poser plutôt celles de la transmission et de la continuité.

Fini donc l'éternelle adolescence ou le refus de vieillir d'une enfance en révolte! Les personnages, de nos jours, se rendent à bon port dans cet âge adulte, pourtant si difficile à raconter tant il nous apparaît raisonnable et sans féerie. C'est justement sur ce dernier point que le roman de Suzanne Gagné nous détrompe avec joie: Léna et ses proches ont emporté avec eux, en grandissant, un peu de la magie de leur regard d'enfants. Ils poursuivent leurs rêves malgré la banalité appréhendée de la vie adulte et, chemin faisant, nous révèlent une nouvelle auteure, encore à ses premières armes (mais quelles armes!), certes, et dont le roman, remarqué par le jury du prix Robert-Cliche 1998, constitue en soi une belle réussite.

En fait, celle-ci doit autant à la singularité de l'univers imaginé par l'auteure qu'au traitement, sobre et débridé à la

fois, de ses personnages. Suzanne Gagné possède un talent indéfectible pour transcender l'ordinaire de tous les jours et pour saisir le grain de folie sous-jacent derrière les étapes les plus banales de l'existence. Elle arrive ainsi à rendre tout simplement captivantes les tribulations de Léna et de sa famille «élargie», en y intégrant du même coup une très belle réflexion sur nos tribus modernes et les rites de passage qui les unissent. Le roman d'apprentissage n'est-il pas né presque en même temps que l'anthropologie?

### Étrange famille

D'accusés diraient que la famille Pratt, établie dans le confortable quartier de Pointe-aux-Pinsons, est étrangement assortie. Flanquée d'un Dad, père anthropologue exalté, voire carrément excentrique, d'une Mary (alias Mother) imbue de préceptes novélisés et tenant mordicus à ce que ses lois «universelles» soient respectées, nous retrouvons Léna, onze ans, malicieuse et enjouée, qui assure l'équilibre de son petit monde en dé-

partageant les lubies paternelles des accès de rigueur maternels. Chacun à sa manière, les parents de la jeune fille semblent bel et bien obsédés par les rituels: l'un invoquera l'énergie dionysiaque des esprits animaux, qui forment aussi le sujet de ses recherches, tandis que l'autre se vouera au culte de l'ordre et de la bonne marche à suivre.

Cependant, la disparition prématurée, pour ne pas dire énigmatique, du père de Léna vient rompre ce fragile équilibre et laisse celle-ci seule avec le poids des questions sans réponse, notamment quant à la nature des activités de la mystérieuse société des petits hommes... Contrairement à ce que laisse présager le titre, le lecteur lui-même en apprendra peu sur cette fameuse société, sinon que Bernard Pratt en est un membre-fondateur passablement actif et que celle-ci «se réunissait secrètement pour chercher des moyens d'enrayer la discrimination sociale et professionnelle dont ils se disaient victimes, et pour prouver au monde entier que les petits hommes étaient en fait les plus grands!» Par contre, en découvrant l'implication de son père au sein de cette bande de doux activistes éclairés, Léna choisira contre toute attente de devenir elle-même anthropologue et de poursuivre l'œuvre de son père. Mais qui pourra dire, hormis les tarots de Mother, ce que l'avenir lui réserve?

### Les rites

C'est sans compter aussi les innombrables rites que Léna traversera, consciemment ou non, depuis ses premières épousailles, à onze ans, avec Sam (alias Samuel du Richelieu), ses premières relations et ainsi de suite, jusqu'à son accession à la maternité et... aux problèmes conjugaux. Il est en outre amusant de constater que le roman comme tel s'ouvre et s'achève sur un mariage, mais, fidèles en cela à l'imaginaire primésautier de l'auteure, ces deux cérémonies n'au-

ront rien de comparable avec les unions que nous connaissons habituellement. La première, pour ne mentionner que celle-ci, célébrera en effet en grande pompe l'union d'un ami de Dad avec la famille Pratt au grand complet! Par-dessus tout, malgré (ou grâce à) ses sursauts fantaisistes, l'univers dans lequel drandit Léna baigne dans une atmosphère de franche convivialité, où les relations humaines prennent finalement la place qui leur est due.

La «société des petits hommes» a beau n'avoir dans le roman qu'une existence toute allusive, en filigrane de cette fresque familiale, il nous apparaît possible d'en faire une lecture légèrement plus vaste, sans toutefois donner dans le second degré. Eu égard à la place particulière qu'occupent les femmes dans ce récit — lequel réunit au moins trois générations — et au relatif effacement des hommes, n'y aurait-il pas lieu de penser que la société des petits hommes désigne aussi l'absence de ces pères et de ces maris, le silence entourant ces absents et le pouvoir de ce silence?

Par contraste, le récit de Léna se lit aussi comme un éloquent hommage au rôle parfois merveilleux, souvent ingrat, que sont appelées à jouer les femmes dans la transmission d'une sagesse et d'un mieux-vivre. Etant parvenue à réconcilier en elle les deux forces incarnées par ses parents, Léna pourra affirmer en épilogue: «J'ai aussi choisi d'accepter la nécessité des rites et des règles pour moduler mon existence, pour établir des balises. Un certain ordre dans mon chaos. Les règles qui changent sont les mouvements mêmes de ma liberté, de celle de mon clan. Comme Dad, je crois que les femmes sont les gardiennes du rituel.» Plus qu'une découverte heureuse, donc, ce premier roman de Suzanne Gagné aura réussi à transformer sa lecture en un vrai rituel de bonheur.

davidhince@iname.com

LA CHRONIQUE

# Sautadit flâneur!

Si elle me surprenait à gémir sur mon sort, maman s'exclamait:

— Qui t'a dit que t'étais au monde pour te forcer à être heureux, ou ben malheureux? C'est l'été pis c'est l'hiver et c'est pas toi qui décide, mon petit gars! C'te manie de vouloir que la vie ressemble à tes jongleries! Après la pluie le beau temps pis après l'éclaircie l'orage, y a pas d'autre évangile que celui-là, même pour toi!

J'étais pris de vertige, je me voyais feuille morte à la merci du tourbillon, brindille emportée par le courant, ruban de fumée qui se défaisait dans le vent. Je ne m'arrêtais de chialer que pour méditer sur ma disgrâce d'être informe, diffus, incertain, promis au hasard, au petit bonheur la chance, à la magie rare des coïncidences signifiantes. Et je levais sur maman un éfrayant regard de lièvre pris au piège, qui lui faisait de la peine.

— Regarde-moi pas comme ça! On dirait, des fois, que t'es l'ange élu par le bon Dieu lui-même pour toute nous changer en statues de sel! A t'entendre, on aurait été mis sur la terre pour chanter comme des rossignols, à la journée longue, au beau soleil! Veux-tu ben me dire qui c'est qui est censé poser les châssis doubles, abattre le canard pour souper pis déneiger les chemins, dans la création proche du paradis terrestre ou que t'es né!?

— Mais j'ai pelleté la galerie, tout l'hiver passé! — Ouais! Un petit passage pas plus large que ma main. On sait ben, faut pas que t'abîmes tes blanches mains de saint Michel archange! — Pis les châssis doubles, c'est toi qui veux pas que je les pose!

— Je crê ben, la dernière fois, t'as tellement cassé de carreaux qu'on a passé l'hiver à déchiffrer les articles de journaux qu'y a fallu mettre pour remplacer la vitre!

— Bon, ben, dans ces cas-là... — Non, non, non, tu t'en claireras pas comme ça! Tu vas aller faire mes commissions. Prends-toi un crayon pis un bout de papier. J'ai pas envie que tu me rapportes du poison à rats à la place du Paris-pâté!

Je sortais en coup de vent et claquais la porte-moustiquaire, pour bien montrer que je n'étais pas né pour courir les allées du magasin général et démelé le chou frisé de la salade, frisée elle aussi, comme de raison.

### Être en vie

Mais pourquoi donc étais-je en vie? Pour compter les fentes du trottoir, sans en oublier une et sans jamais marcher dessus? Pour épouvanter le goglu, qui décollait du poteau de clôture en poussant une criaillette qui, inexplicablement, me soulageait? Pour caresser le chat de madame Lanthier, qui m'attendait, les quatre fers en l'air, sur la boîte aux lettres de monsieur Théorêt? Pour reprendre l'air de Tino Rossi que maman avait entonné tout à l'heure, en faisant son repassage? Pour épier la folle, à moitié déshabillée, notre voisine qui se berçait sur sa véranda en déclamant un sermon sans queue ni tête, où revenaient, comme autant de feulements et de chuintements de bête enragée, les fesses des hommes et le nom de l'Enfant-Jésus? Pour m'allonger dans l'herbe, au bord du trottoir, et découvrir l'éléphant, le dragon ou la face de mon oncle Edward, que dessinait le nuage, au-dessus de 5-10-15? Pour contempler les moutons sur le lac, que j'apercevais entre deux maisons, et qui me faisait battre le

cœur, car il était promises de pique-nique, de partie de pêche, de baignade, à cinq heures de l'après-midi, sur le radeau que mon gros cousin Rémi faisait caler quasiment jusqu'au fond et alors nous plongions tous en poussant des hurlements de pirates à l'abordage? Pour questionner les graines de pissenlit en vol sur la magie d'un beau voyage au-dessus des arbres et des maisons? Pour regarder, éberlué, sortir les pommes de route du trouffignon, de la jument des Doufresne, qui s'ouvrait comme une grosse fleur vénéneuse, épouvantable, envoûtante? Pour, non pas marcher, mais courir, sauter, enjamber les haies et les clôtures, sauter dans le ciel et atterrir sur une marche de la véranda des Girard, où m'attendait un beau setter roux comme du feu, fou comme de la marde, et mon grand ami, à la vie à la mort?

### Raisons d'être

Il faisait beau, infiniment, aller-retour, et je perdais le fil de mes raisons d'exister, dictées aussi bien par mon insouciance que par le bon sens et par ma mère. Je m'échappais, m'oubliais et en même temps oubliais le sac sur le comptoir du marchand et revenais à la maison essoufflé, tout rouge de joie et d'ahurissement, le toupet filasseux comme de la corde à foin.

— Ousqu'y sont mon beurre pis ma farine? Pis qu'est-ce que mon cinq piastres fait entre ton cou pis ton collet de chemise?! — Euh... Ben j'ai...

— T'as oubliée, c'est ça? Comme de raison! T'aurais pas oublié aussi de respirer, t'es rouge comme une tomate? Pis tant qu'à y être, t'aurais pas aussi oublié que t'avais une mère, un père, des frères pis des sœurs, qui vont finir par mourir de faim à cause de ton étourderie?

— Ben non, mais... — Y a pas de mais! Retourne au magasin, pis tâche de pas t'accrocher les pieds dans ton ombre! Sautadit flâneur!

Flâneur! C'était bien pour ça que j'étais au monde: pour arpenter les champs, le nez en l'air et les yeux écarquillés, chien fou, chien en chasse, attrapé par des chants d'oiseaux, des odeurs d'herbe et d'eau et quelques désopilantes pantomimes dans les fenêtres des maisons. J'avais, sans aucun doute, partie liée avec l'erance, la battue, le vagabondage, l'école buissonnière. D'ailleurs, papa le disait, à qui voulait ou ne voulait pas l'entendre:

— C'enfant-là a pas d'allure, mais il a les yeux en face des trous et des nez tout le tour de la tête!

Ma légende de bon-à-rien-aux-aguets ne m'atraitait quasiment pas: à force de s'acharner sans succès à faire de moi une créature travaillante et soucieuse, à leur ressemblance, les grands en vinrent à ne pas faire plus attention à moi qu'au chat qui se faufile par la fenêtre entrouverte: j'avais de longues heures à consacrer à la flânerie, à mes délires d'éberlué, à la frquentation passionnée de cent beaux mystères qui refusaient obstinément de se désembourler à mon approche.

S'il est un idéal, qu'il m'arrive encore souvent de désirer atteindre, c'est bien celui de flâner en écrivain, ou encore d'écrire en flânant. Je rêve toujours de ce paradis avant la fin de mes jours, et donnerais n'importe quoi pour y accéder plus souvent qu'à mon tour.

Fainéant au fond du cœur et toujours éberlué, je voudrais tant que Gabrielle Roy ait raison quand elle affirme que «c'est toujours le rêveur qui l'emporte», même dans les meilleures familles...



Robert Lalonde

Flâneur en écrivain ou écrivain en flânant

VIENT DE PARAÎTRE

# Chansons et scènes

### LE THÉÂTRE

#### DU RIDEAU VERT

50 ans à célébrer le théâtre (1949-1999)  
Sous la direction de Mercedes Palomino, Serge Turgeon et Guillermo de Andrea Leméac, Montréal 1999, 204 pages illustrées

Pour souligner ses cinquante ans, le théâtre du Rideau Vert publie un album-bilan qui recense, au fil des saisons, la programmation du théâtre, avec ses acteurs et ses metteurs en scène. Richelement illustré, cet album de famille permet non seulement de revoir avec nostalgie des visages connus mais aussi de suivre l'évolution de ce monument du théâtre à Montréal.

Depuis la présentation des *Innocentes* de l'Américaine Lilian Hellman le 17 février 1949 jusqu'au *Hamlet* de Shakespeare présenté le 26 janvier dernier, le feuilleton découvre l'âme du Rideau Vert, théâtre à la fois résolument ouvert sur le monde mais toujours sensible à ses auteurs nationaux. S'y côtoient Gratien Gélinas, Fe-

derico Garcia Lorca, Jean-Paul Sartre, Tome Jones, Eugène Ionesco, Molière, Anton Tchekhov, Antonine Maillet, Carlo Goldoni, Alfred de Musset, Georges Feydeau, Henrik Ibsen, Marcel Dubé, Françoise Sagan, Neil Simon et Michel Tremblay, parmi d'autres.

Avec cet album-souvenir, c'est la folle aventure amorcée, un soir d'automne de 1948, par deux jeunes femmes — Yvette Brind'Amour et Mercedes Palomino — animées d'une même passion, que l'on revit. Indispensable à tous les amoureux du théâtre.

### ET MATHILDE CHANTAIT

Denis Monette  
Les Éditions Logiques, Montréal, 1999, 448 pages

Chroniqueur depuis plus de vingt ans au magazine *Le Lundi*, Denis Monette entamait, il y a une dizaine d'années, une carrière de romancier à succès. *Et Mathilde chantait*, son sixième roman publié aux éditions Logiques, devrait connaître le même sort.

Dans une lettre simple et directe,

Gilbert annonce à Mathilde la fin de leur mariage. Les quelque quatre cents pages qui suivent racontent l'histoire de cette rupture, déchirante et subite, qui plonge Mathilde au cœur du désespoir. Pour les amateurs de romans d'amour tristes et de Denis Monette.

### NAISSANCES DE LA

#### LITTÉRATURE FRANÇAISE, IX<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> SIÈCLE

Anthologie  
Philippe Walter  
ELLUG/Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1998, 254 pages

Le Moyen Âge marque la véritable naissance des écrits en langue vernaculaire, avec ses livres, ses écrivains et ses lecteurs. Mais puisqu'il n'est pas simple de se retrouver dans la multitude de documents de cette vaste période et que l'obstacle de la langue ancienne ajoute aux difficultés éprouvées par le lecteur, Philippe Walter a conçu ce guide, simple et

pratique, qui permet aux pauvres mortels que nous sommes de s'y retrouver. Ce guide arrive à éclairer la lanterne du lecteur sans toutefois tomber dans les vices par trop inhérents à ce type d'ouvrage: terminologie difficile à assimiler, lourdeur de l'appareil analytique, etc.

L'auteur y résume les grands moments du développement de la littérature française, en esquisse les principales sources, les grandes institutions et les genres marquants. Des origines musicales de la littérature — pastourelle, trouvère, chanson de geste, lai, etc. — aux émouvants poèmes de Ruabeuf, de Charles d'Orléans et de François Villon, cette sélection de textes permet de découvrir les plus belles œuvres du répertoire, avec des exemples types pour chaque période et chaque genre abordés: œuvres inspirées de la tradition antique, premiers romans en vers et en prose, grands cycles épiques, chronique, théâtre, nouvelle poésie, etc. Chaque texte est replacé dans son contexte historique et littéraire, commenté et annoté afin d'en faciliter la compréhension et l'appréciation. La plupart des extraits sont accompagnés de traduction, partielle ou complète, selon le degré de difficulté de la langue utilisée par l'auteur.

Une excellente entrée en matière.  
Marie Claude Mirandette

VIENT DE PARAÎTRE

## JEU



Dossier: *Don Quichotte* au Théâtre du Nouveau Monde

Entretiens avec le metteur en scène Dominic Champagne, le compositeur Pierre Benoit et la comédienne Andrée Lachapelle

Les Coups de théâtre 1998

La saison hiver-printemps 1998 en danse

Le Théâtre National de Grèce à Montréal

En vente dans les Maisons de la presse, en librairie et à nos bureaux.

RENSEIGNEMENTS : (514) 288-2808

Abonnements : PERIODICA (514) 274-5468

LE SEUL TRIMESTRIEL AU QUÉBEC CONSACRÉ AUX ARTS DE LA SCÈNE

## DES MOTS ET DES SONS

Lecture-concert

Voyage dans des régions inexplorées de la planète littéraire et musicale

### Les vendeurs de rêves - Félix Leclerc

Le mercredi 17 mars 1999, à 19 h 30

Vos guides, Marc Laberge et Jocelyn Bérubé, vous feront découvrir les contes et les rêves de Félix.

À la Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal (métro Sherbrooke)

Réservation obligatoire : (514) 849-8540

Entrée libre

UNÉQ  
Union des écrivains et écrivains québécois

LE DEVOIR

LES ARTS du Maurier

CONSEIL DES ARTS  
COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL

# Lire aux éclats

20<sup>e</sup> Salon du livre

de l'Outaouais... du 24 au 28 mars 1999, au Palais des congrès de Hull

ADULTES : 6 \$

ADOLESCENTS : 3 \$

ENFANTS : GRATUIT (12 ans et moins)

GRATUIT POUR LES 20 ANS

Remise de coupons-rabais d'une valeur équivalente à votre prix d'admission valides au Salon ou chez les librairies participantes de l'Outaouais jusqu'au 30 avril 1999 (détails à l'entrée).

Venez aussi voir le Café Internet «Plus vite, plus l'un!» sur modem câble de vidéotron (Laurentien) ltée

Vidéotron (Laurentien) ltée

SODAC Vite et bien LeDroit 907 Télévision Gatineau Communauté URBAINE DE MONTRÉAL Partenaire par la Cause populaire St-Joseph de Hull

LIVRES

LE FEUILLETON

Dormir, c'est se distraire du monde

**NOCTAMBULISME AGGRAVÉ**  
Alfredo Bryce-Echenique  
Traduction de l'espagnol (Pérou) par  
Jean-Marie Saint-Lu  
Métailié, Paris, 1999, 261 pages

**D**écidément, le sommeil manque à certains de nos contemporains, et on peut se demander ce qui peut bien motiver de telles et malades insomnies de nos jours. Il y a quelques semaines, je vous parlais dans ces mêmes pages (*Le Devoir*, 16 janvier 1999) du livre de Jonathan Coe, *La Maison du sommeil*, qui racontait l'histoire d'un savant fou qui rêvait de ne plus avoir besoin de sommeil afin de rentabiliser son temps de vie pour n'en plus perdre une miette. Les patients de sa clinique, bien entendu, ne partageaient pas du tout son point de vue et cherchaient plutôt à interrompre le cercle infernal de cette insomnie qui leur était un jour tombée dessus sans crier gare. Et voilà encore que vient tout juste de paraître un livre sur le même sujet, l'insomnie, *Au lit!*, de David Baddiel, aux éditions Baland!

Avec ce dernier roman d'Alfredo Bryce-Echenique, *Noctambulisme aggravé*, le thème revient, mais orienté dans une autre perspective. On pourrait dire, au contraire des patients du roman de Coe, que son personnage principal et narrateur, le professeur Gutiérrez, ne retrouve un certain équilibre que lorsqu'il est soumis à une tâche efficace et rentable, c'est-à-

dire son travail d'enseignant. Malheureusement, dans cet investissement — disons amoureux — pour sa tâche d'enseignant, deux forces s'opposent à sa pleine satisfaction. D'une part, les étudiants qui arrivent à la faculté sont « plus bêtes et moins intéressés chaque année, plus sages et simplement désireux de réussir leurs examens en faisant le moins d'efforts possible, plus conformistes et avec de moins en moins de jeunesse dans le regard et le comportement »; d'autre part, son aventure amoureuse avec Ornella l'a détruit, le conduisant à une insomnie dont il n'arrive plus à se débarrasser.



Jean-Pierre Denis

**Fiction et biographie**

Cette mise en scène d'un narrateur insomniaque — comme il le fut lui-même —, qu'il installe dans une université où il a lui-même enseigné dans les années 80, Montpellier, pourrait faire croire à une fiction autobiographique. Sans doute un peu, mais là s'arrête la part autobiographique.

Quand le roman commence, le narrateur est dans une clinique psychiatrique, sous les soins d'un certain professeur Lanusse (!) qui l'a recueilli à la suite d'un épisode qu'on pourrait qualifier de psychotique. Comme le docteur Ferdière avec Antonin Artaud à Rodez, Lanusse lui demande d'écrire afin, sans doute, de mieux connaître la nature de sa maladie (bientôt, il va simplement dicter, de son lit, ses pensées à une étudiante qui est devenue amoureuse de lui). Une chose n'apparaît

toutefois pas naturelle au professeur Lanusse qui le traite, surtout chez un Péruvien: son extrême ponctualité et son sens du devoir.

« Ce genre de vertus n'existent pas dans le Tiers-Monde », lui dit-il fort sérieusement... Car le professeur a en effet un sens inouï du devoir et de son métier d'enseignant. Il est par exemple incapable d'arriver en retard à un cours ou de le rater, même s'il a toutes les raisons du monde de ne pouvoir s'y rendre. En fait, la seule chose qui puisse influencer sur sa tension artérielle, c'est le respect ou non de ses engagements. Coupez-le de son travail, et il sombre dans son délire amoureux, ce qui aggrave sa santé mentale. C'est pourquoi, interné et soumis à une médication puissante, il obtient bientôt du professeur Lanusse de se rendre à ses cours deux fois par semaine, accompagné d'une infirmière qui prend de temps en temps son pouls en classe pour voir si sa tension monte.

Comme la situation est un peu cocasse, il y voit l'occasion, bien involontaire, d'inventer auprès de ses étudiants une histoire qui puisse justifier sa présence: il dit qu'il revient d'une dangereuse mission au Liberia où il aurait été capturé et empoisonné avant d'être libéré grâce à une forte pression internationale. L'infirmière est là pour s'assurer qu'il ne fasse pas une rechute. Mais nous savons bien, nous, que ce qui l'a conduit à cet asile et à son désordre intérieur, c'est son échec amoureux avec la somptueuse et ingrate Ornella, ancien mannequin qui s'est entichée d'un aventurier français sans scrupules, Olivier Si-priot, et qui va exploiter sans vergogne et de la façon la plus malhon-

nête et la plus infâme qui soit notre pauvre Gutiérrez. Disons encore ceci, qui aggrave à la fois son attachement et son délire: en tant qu'intellectuel, il se sent complexé devant un homme d'action, ce dernier fût-il un petit truand sans envergure. Pauvre professeur Gutiérrez...

**Déraison**

Cela m'a fait penser à cet autre roman dont je vous avais déjà parlé, celui de Dominique Nogués, *Amour noir* (*Le Devoir* du 27 septembre 1997), où le narrateur tombait en amour jusqu'à la déraison avec une jeune, talentueuse et profiteuse prostituée (adepte du porno) qu'il tentait d'arracher à son sort. On le sait, l'intelligence et le raffinement chez l'homme cultivé n'excluent nullement une attirance souvent morbide pour leur contraire: la souillure, la bassesse, l'ingratitude, l'absence de fibre morale, la grossièreté la plus crue. Regardez Jean Genet, regardez Proust. Les saints eux-mêmes ont connu leurs moments de tentation et y ont parfois succombé. De même, le narrateur de *L'Homme sans qualités* de Robert Musil éprouve-t-il de la sympathie pour ce monstre de « bonté débonnaire » qu'est Moosbrugger, monstre peut-être trop humain mais qui n'en a pas moins assassiné une prostituée dans des conditions particulièrement atroces.

Le narrateur de *Noctambulisme aggravé* attribue pour sa part cet inclination et ce trait de sa personnalité au « monstre d'orgueil imaginatif et torturé qui a toujours habité en [lui] », monstre qui le pousse vers l'irraisonnable et la conduite autodestructrice. C'est en soi,

vous en conviendrez, un formidable sujet de roman pour qui cherche à comprendre les soubassements de la personnalité (psyché) humaine. Du moins, ce pourrait être...

Le roman de Bryce-Echenique, malgré un début extrêmement prometteur — drôle, intelligent, plein de finesse — et quelques pages savoureuses, notamment sur les pseudo exilés politiques latino-américains qui profitent de leur aura révolutionnaire pour obtenir des postes à l'étranger et masquer leur incompétence auprès de leurs pairs, tombe rapidement dans un bavardage sans fin et, pour tout dire, lassant. Son histoire d'Ornella devient caricaturale et on n'arrive plus à croire à la stupidité amoureuse du professeur, à ses insomnies et à ses déambulations nocturnes dans la ville de Montpellier.

Autant Proust a su rendre avec finesse le voyeurisme masochiste de Swann et, au fond, son homosexualité latente, autant l'auteur de *Noctambulisme aggravé* ne réussit pas à donner une consistance psychologique à son narrateur. Mais là n'était peut-être pas l'objectif visé par cet auteur qui semble se refuser à toute forme de dramatisation et de réalisme. C'est plutôt les ressources de l'imagination débridée et du délire qu'il met ici en scène, allant jusqu'à mélanger les genres.

Alfredo Bryce-Echenique  
*Noctambulisme aggravé*

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (PÉROU) PAR JEAN-MARIE SAINT-LU



Est-ce une fable amoureuse, un délire paranoïde qui emprunte sa forme au roman policier, la confession masquée d'un intellectuel qui aurait voulu être un homme d'action, celle d'un enseignant qui désespère de la monotonie de son métier? Heureusement, l'insomnie a aussi ses vertus: elle suscite une certaine lucidité et favorise l'imagination en produisant une activité mentale disproportionnée. Mais faudrait-il encore qu'elle nous rejoigne...

denisjp@mink.net

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Pour s'en laisser conter

Au delà des apparences, l'éternité des elfes et du Chaperon rouge

**LE CRÉPUSCULE DES ELFES**  
Jean-Louis Fetjaine  
Belfond  
Paris, 1998, 373 pages

GUYLAIN MASSOUTRE

**I**l fut un temps où le monde était constitué de cinq éléments: l'air, le feu, la terre, l'eau et... le brouillard. A cette époque lointaine, saviez-vous que quatre tribus peuplaient la Terre: les hommes, les elfes, les nains et les monstres? On rapporte que les hommes, venus de la mer parce qu'ils se pensaient supérieurs, réussissent, par leur esprit rusé et industrieux, à dominer les trois autres clans qui se partageaient le monde. Pourtant, le peuple humain paraissait moins bien loti que les autres: les uns possédaient une force magique, les autres l'adaptation au sol, les derniers le pouvoir sur le feu. Tous les ingrédients sont là pour le récit épique. Jean-Louis Fetjaine signe ainsi un premier roman sur le modèle héroïque.

Depuis quelque temps, les romans préhistoriques ont poussé comme des champignons. Avec *Le Crépuscule des elfes*, nous voici situés à un moment antérieur encore à cette aube de l'humanité, entraînés vers l'imaginaire protohistorique de notre Occident païen. Or on constate qu'il n'y a besoin ni de silex ni de preuves calcinées ou pétrifiées pour nourrir les relations symboliques et les rapports extrarationnels entre les mondes cosmique, humain et divin.

Le monde aérien des elfes, ces esprits capricieux sortis de l'eau, ensorcellent les imaginations candides. Ils opèrent tout particulièrement auprès des jeunes gens, troublés par les passions naissantes et effrayés par les forces nocturnes, nimbées de halos vaporeux. « *Le symbolisme est une donnée immédiate de la conscience totale*, explique Mircea Eliade, *c'est-à-dire de l'homme qui se découvre comme tel, de l'homme qui prend conscience de sa position dans l'univers*. » A ce compte, la beauté des elfes exerce un puissant et dangereux attrait, celui du désir de faire coïncider la vie et la mort.

**L'innocence perdue**

Comme des trésors naturels, Jean-Louis Fetjaine a sorti une trentaine de nains, gnomes, elfes, gobelins et autres êtres humanoïdes des paysages marécageux où un œil spécialement exercé peut parfois les déceler. Il n'invente aucune de ces figures dépayssantes.

L'héritage celtique, consigné principalement en Irlande à partir du Ve siècle, a suscité un folklore traversé de combats et de quêtes qui ont peu à peu intégré, au cours de la période médiévale, les valeurs chrétiennes comme un élément central; la quête du Graal en est l'exemple le plus frappant.

Dans ce roman, on ne trouvera que des allusions discrètes aux thèmes médiévaux des romans les plus connus, quoique l'auteur les connaisse manifestement. Le Moyen Âge est ici vulgarisé, agréablement. Toutefois, Fetjaine reprend la croyance mythique d'une dégénérescence progressive de l'humanité: les hommes sont résolument mauvais. Comme chez son illustre prédéces-

seur Tolkien, ce roman d'un monde fabuleux, ancré dans des paradis étincelants et légers ou dans des enfers chtoniens menaçants, déploie l'allégorie d'une humanité de plus en plus sophistiquée dans le mal.

La recette est bonne: anneau magique, épée dérobée, talismans, longues randonnées en forêt, montagne magique, landes désolées, guerriers barbares, serments et trahisons. On ne vous racontera pas l'histoire, pleine de rebondissements typiques, car elle ne possède pas le puissant attrait du *Seigneur des anneaux* de Tolkien, cet âge d'or mythique des civilisations forestières. Mais la quête initiatique de Llandon, roi des hauts-elfes, et surtout les aventures de Liane, la charmante reine, réussiront sans doute à faire comprendre à tous les amateurs de l'« ailleurs », ce décor enchanté du parfait microcosme imaginaire, pourquoi on dit que l'amour donne des ailes, tandis que la survie fit un jour descendre notre espèce du paradis sur la Terre.

**TRICENTENAIRE**

**CHARLES PERRAULT**

**Les Grand Contes du XVII<sup>e</sup> siècle et leur fortune littéraire**  
Sous la direction de Jean Perrot  
In Press Éditions  
Paris, 1998, 389 pages

Il fallait sans doute s'appeler Perrot pour devenir spécialiste d'un célèbre homonyme. Le tricentenaire de ses *Histoires ou contes du temps passé* n'a pas fait couler beaucoup d'encre, observe-t-il. Sans doute cette littérature si galvaudée a-t-elle perdu de son piquant original, si tant est que les contes folkloriques, subtilement réécrits dans le dialogue des Anciens et des Modernes, soient marqués du sceau d'un auteur qui en revendique la propriété.

Ce n'est pas sur les origines de ces contes que s'est penché le congrès tenu à l'Institut international Charles Perreault d'Eaubonne, dont ce volume offre les actes, mais sur leur fortune étonnante. S'il est

juste que « les premiers contes, destinés à l'enfant lecteur princier, au petit-fils de Louis XIV, sont entrés dans l'histoire avec le chocolat, produit exotique comme les perroquets de Mme d'Aulnoy, mais distillé au château de Versailles pour les plaisirs onctueux du palais et de la conversation spirituelle », le cas Perreault montre comment l'écrit catalyse son passé d'oralité pour susciter de nouveaux filons populaires.

On apprend ainsi qu'une abondante iconographie a permis le colportage de ces histoires souvent appauvries, dans leurs éditions, par de médiocres adapteurs. L'extraordinaire chat botté, quant à lui, a su exploiter les délices de sa virilité dans l'imagination de maints démiurges, prêts à transposer sa faconde sur une tête couronnée.

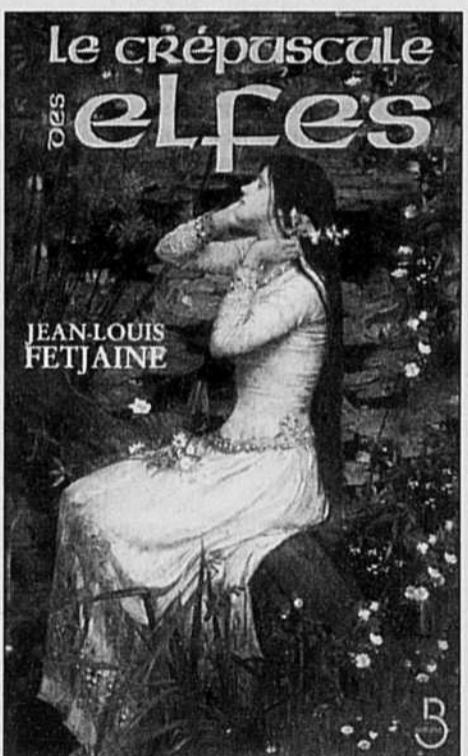
**Perreault à toutes les sauces**

Bien des ponts avec d'autres grands textes sont possibles: le *Don Quichotte* et *Les Mille et Une Nuits*, infidèlement traduit par Antoine Gallant, finissent par avoir un air de famille. C'est également l'occasion de rappeler que Mme d'Aulnoy réussit elle aussi, en même temps que Perreault, à tracer des portraits d'animaux qui valent en eux-

mêmes, sans le détour par la métamorphose des humains en bêtes. Ni Balzac ni George Sand ne se sont arrêtés au moralisme auquel notre siècle les relègue souvent.

Dans le miroir international, Perreault se trouve vivant et beau. Qu'on nomme Jules Supervielle, Beatrix Beck, Colodi ou Lewis Carroll, en Al-

lemagne, en Norvège, en Roumanie, au Brésil même, la fortune de Perreault globe-trotter prouve que sa vision du monde a permis à de nombreuses cultures d'en exprimer à la fois la synthèse et la différence.



Le crépuscule des elfes

JEAN-LOUIS FETJAINE

**TRICENTENAIRE CHARLES PERRAULT**  
*Les grands contes du XVII<sup>e</sup> siècle et leur fortune littéraire*

Sous la direction de JEAN PERROT  
Collection: les textes d'aujourd'hui

**PAUL M. MARCHAND**

**Sympathie pour le diable II**

Sympathie pour le diable II (la suite du premier tome) est un ouvrage de reminiscences qui nous entraîne de Beyrouth à Sarajevo et se termine dans un lit d'hôpital à Paris.

« Sympathie pour le diable, c'est le livre coup-de-ping de l'année, qui tient à la fois du récit, du témoignage et du réquisitoire. »  
— Robert Chartrand, *Le Devoir*

« Son livre, au style épileptique, mais au talent acrocheur, vous laisse K. O... Un côté Lantierman désespéré. »  
— Manuel Carcasonne, *Le Point*

roman 17,95 \$

**JACQUES MARCHAND**

**Les vents dominants**

roman 17,95 \$

• I'HEXAGONE

La quête de l'amour ou de la notoriété?  
Un roman d'une infinie douceur...

**I'HEXAGONE**  
www.edhexagone.com  
*La passion de la littérature*

**le Parchemin**  
QUARTIER LATIN

« Doukipudonktan, se demanda Gabriel excédé. Pas possible, ils se nettoient jamais. »

Raymond Queneau,  
*Zazie dans le métro*

À l'intérieur du Métro Berri-UQAM  
Téléphone : (514) 845-5243

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

La grande guerre

Chats soldats et sous-marins allemands

LE PETIT SOLDAT QUI CHERCHAIT LA GUERRE Mario Ramos Pastel, Paris, 1998, 32 pages

Un chat, soldat de son état, revient à lui sur un champ de bataille désert. Il se met aussitôt en peine de retrouver la guerre. Sur son chemin, il croise différents personnages qui minent peu à peu sa détermination aveugle à retourner se battre.

MON AMIE, ANNE FRANK Alison Leslie Gold Bayard Éditions, Paris 1998, 215 pages

Qui ne connaît pas Anne Frank? Le journal de cette jeune juive d'Amsterdam est reconnu comme l'un des témoignages les plus touchants de l'op-

pression dont ont été victimes les juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. L'histoire de Mon amie, Anne Frank commence à peu près là où le célèbre journal s'arrête. C'est-à-dire au moment où la famille Frank est arrêtée par les nazis.

LA GUERRE Anaïs Vaugelade L'École des loisirs, Paris 1998, 30 pages

Le roi des Rouges livre depuis toujours une guerre sans merci au roi des Bleus. Une guerre qui dure depuis tellement longtemps que personne ne se rappelle plus pourquoi ni comment elle a débu-

te. La chair à canon commençant à se faire rare, Jules, le prince des Rouges, propose à Fabien, prince des Bleus, de se battre en duel pour déterminer le gagnant du conflit. Monté sur un mouton, le très pacifique Fabien provoque accidentellement la mort de son ennemi avant même qu'ils aient croisé le fer.

LES PASSAGERS DE LA DERNIÈRE CHANCE James Heneghan Livre de poche jeunesse Paris, 1998, 287 pages

Peu de romans pour enfants se déroulent pendant la Deuxième Guerre mondiale sans mettre en scène des juifs. Les Passagers de la dernière chance fait exception à cette règle. Jamie a treize ans et vit à Liverpool.

Carole Tremblay

POÉSIE

کتابشیز
اکران کتک شیزای بہت ڈال مارا
برو ساقی می باقی کرد جنت تو می با

La Fin du jeûne, un poème de Hâféz Shirâzi

Plaisirs du corps Les grands textes classiques arabes et persans

L'AMOUR, L'AMANT, L'AIMÉ

Hâféz Shirâzi Traduction du persan par Vincent-Mansour Monteil

QUATRAINS/BALLADES

Omar Khayyam et Hâféz Traduction du persan par Vincent-Mansour Monteil

LE VIN, LE VENT, LA VIE

Abû-Nuwâs Traduction de l'arabe par Vincent-Mansour Monteil

L'AMOUR POÈME

Majnun Traduction de l'arabe par André Miquel Sindbad/Actes Sud, Arles 1998, 301, 171, 190 et 105 pages

NAÏM KATTAN

Les éditions Sindbad-Actes Sud ont l'excellente idée de rééditer quatre importants ouvrages de poésies persanes et arabes. Hâféz est sans nul doute l'un des plus grands poètes persans.

Poète de l'amour, Hâféz est fidèle à l'islam, ce qui ne l'empêche pas d'exprimer sa liberté par rapport à la religion.

Omar Khayyam est, lui aussi, très populaire en Occident. Mort deux siècles et demi avant Hâféz, c'est surtout grâce à Edward Fitzgerald, qui a traduit ou plutôt transposé en poésie anglaise ses quatrains voici plus d'un siècle, qu'il est célèbre en Occident.

Chacun de ces poètes a fait l'objet d'études critiques, de recherches, d'exégèses. Je me contente ici d'en signaler la nouvelle disponibilité, surtout en ces temps où l'on oublie que, dans ces terres, aujourd'hui aux prises avec les affrontements et le rigorisme, des poètes, ont exprimé la liberté de pensée et chanté les plaisirs du corps.

COURRIER

Audet et Le Droit

La présente fait suite à une lettre de l'auteur Noël Audet parue en ces pages le 7 février dernier. Dans sa missive qui porte sur la réception critique de son livre La Terre promise, Remember!, M. Audet fait allusion à un article paru dans notre quotidien, reprochant à «cette incompétente du Droit» d'avoir lu le livre à l'envers et de l'avoir accusé de racisme.

de ses récriminations par écrit l'auteur Noël Audet. En toute sincérité, nous lui avons ouvert nos pages et avons publié sa lettre. Nous estimons donc modestement que nous avons été déferents à ses doléances.

ESSAIS

La chute du capitalisme

Forces du marché et exigences sociales

LA CRISE DU CAPITALISME MONDIAL L'intégrisme des marchés Georges Soros Plon, Paris, 1998, 258 pages

FRANÇOIS NORMAND LE DEVOIR

L'omnipotence des marchés financiers est de plus en plus décriée en raison de leur influence sur les pouvoirs publics. Règle générale, cette critique origine de la gauche, très rarement de la droite.

Fondateur du Quantum Fund, George Soros s'est fait connaître en 1992 en spéculant à grande échelle sur la valeur de la livre sterling dans le système monétaire européen (SMI), forçant du coup la Grande-Bretagne à sortir du SMI.

Dans son livre, qui fait souvent référence à la «société ouverte» du philosophe et épistémologue britannique d'origine autrichienne Karl Popper (méconnu dans la francophonie), Soros cherche à démontrer que le capitalisme mondial court à sa perte si rien n'est fait pour encadrer les marchés financiers qui «sont par nature instables».

sant libre cours aux forces du marché, on ne peut satisfaire certaines exigences sociales.»

Chaos annoncé

Soros va plus loin. Si l'économie et la finance sont abandonnées aux forces du marché, celles-ci conduiront rien de moins qu'à «chaos et à la chute du capitalisme mondial».

Le financier affirme en fait que nous sommes en train de passer d'un extrême à l'autre, faisant référence au tout état caractérisant le communisme au tout marché proné par ce qu'il nomme «l'intégrisme de marché».

«Cette fois, le danger ne vient pas du communisme mais de l'intégrisme de marché», lâche Soros. Le communisme a aboli les mécanismes de marché et imposé un contrôle collectif sur toutes les activités économiques.

«L'intégrisme de marché», poursuit-il, cherche à abolir les décisions collectives et à imposer la suprématie des valeurs du marché sur les valeurs politiques et sociales. Les deux extrêmes sont erronés. Ce qu'il nous faut, c'est un équilibre entre la politique et les marchés, entre fixer les règles et jouer selon les règles.»

Les critiques formulées par Soros à l'endroit du capitalisme mondial sont pertinentes mais loin d'être nouvelles. La littérature abonde à ce sujet. Le célèbre financier démolit bien sûr aussi certains clichés ou lieux communs véhiculés par l'ultralibéralisme (ou «rétrolibéralisme»), comme la capacité

SOROS La crise du capitalisme mondial L'intégrisme des marchés Plon

des marchés à s'autodiscipliner, une idée du XIX<sup>e</sup> siècle dont l'histoire économique de ce siècle a largement démontré l'absurdité.

SOLDE DE LIVRES À 1 \$ ET MOINS par les Amis de la Bibliothèque de Montréal Du 20 au 28 mars 1999, de 12h à 19h, dans le hall de la future maison de la culture Ahuntsic

Viviane Janouin-Benanti

Suicide modes de prévention Collection Les communs livres

Prévenez le suicide, sachez comment intervenir.

Diffusion Somabec (450) 467-8565 1 800 361-8118 http://iqe.qc.ca

AGMV MARQV imprimeur BEST SELLERS La passion du livre... ROMANS QUÉBÉCOIS 1- ON DIRAIT MA FEMME... EN MIEUX, Robert Charlebois, Stanké 2- LE PARI, Dominique Demers, Québec Amérique 3- TAXI POUR LA LIBERTÉ, Gilles Gougeon, Libre Expression

Archambault Musique et livres, 849-6201 • Librairie Champigny, 844-2587 • Librairie Clément Morin, (819) 379-4153

# LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Sagesses tragiques

UNE FIN DE SIÈCLE PHILOSOPHIQUE

Entretiens avec Comte-Sponville, Conche, Ferry, Lipovetsky, Onfray, Rosset  
Editions Liber  
Montréal, 1999, 258 pages

**P**ourquoi lit-on des essais? Y cherche-t-on la confirmation de nos valeurs et croyances, l'ébranlement de nos préjugés et la remise en question salutaire, le charme d'une pensée en acte qui monterait à l'assaut de notre conscience avec notre assentiment? La vérité, si tant est que cela soit chose possible, réside quelque part dans cet enchevêtrement d'intentions et d'espoirs dans la mesure où le désir de connaissance les habite.

Sébastien Charles, à qui un tel appel, puisque c'en est un, n'a pas échappé, a voulu contribuer au dialogue des esprits en nous offrant cette «présentation d'une philosophie française contemporaine encore méconnue de ce côté de l'Atlantique», et son travail ne déçoit pas. Il importe, je crois, de recevoir comme un véritable présent ce recueil d'entretiens menés avec six philosophes français contemporains dont les œuvres ont été, au préalable, introduites par un commentaire éclairant du présentateur.

Les six philosophes choisis, nous dit Charles, partagent trois attitudes: le refus du dogmatisme religieux, une attention à la vie et une propension à la clarté stylistique. Il aurait pu ajouter, au moins pour quatre d'entre eux: un sens prononcé du tragique. À partir de là, les démarches personnelles se déploient et le lecteur se voit confronté à des pensées riches qui honorent la pratique philosophique. Chacun, placé devant tant d'offrandes singulières, choisira la sagesse qui lui semble contenir le plus de potentialités, mais, Sébastien Charles y a veillé, son périple philosophique ne connaîtra pas de temps mort.

Moment fort du livre, le chapitre d'ouverture consacré à André Comte-Sponville vient dissiper un malentendu: ce philosophe, que d'aucuns méprisent en l'associant au moralisme et aux bons sentiments, mérite toute l'attention qu'on lui porte depuis quelques années. Spinoziste qui refuse l'abandon de la morale, Comte-Sponville, écrit Charles, se distingue autant des moralistes que des sophistes en suggérant d'opérer une disjonction entre valeur et vérité là où les autres tentent de les lier: «Il nous apprend que la valeur n'est pas vraie et que la vérité n'a pas de valeur», ce qui l'amène à situer dans la seule volonté la boussole de nos actions et, dans la sagesse, l'idéal philosophique. Pour lui, l'enjeu de notre époque se résume à une simple formule: comment habiter le relativisme sans le nier, mais sans pour autant sombrer dans le nihilisme? L'impératif éthique augustinien tient toujours: «Aime, et fais ce que tu veux», mais Comte-Sponville croit nécessaire de corriger ses lacunes par un impératif moral: «Et quand tu n'aimes pas, fais ce que tu dois.»



Manon Cornéliier

ractéristique principale de l'humain. Sébastien Charles résume: «Ferry et Renaut proposent de réhabiliter la subjectivité comme seule possibilité de penser la politique. Car, sans sujets libres et responsables de leur discours, comment parvenir à un consensus, et donc adhérer à des valeurs démocratiques?»

En entrevue, Ferry précisera, à la suite de Sartre, que rejeter la thèse de la détermination ne signifie pas nier que l'existence a toujours lieu en situations particulières. Cependant, cette option permet de conserver la possibilité de l'arrachement, de l'homme-comme-projet. Réfractaire au spinoziste qui prône une acceptation inconditionnelle du réel, Luc Ferry refuse dans une certaine mesure la sagesse tragique et maintient que l'on peut être hostile au présent et à ses drames sans l'être à la modernité, réhabilitant ainsi la notion d'engagement plutôt méprisée par Conche et Rosset.

Les trois auteurs qui complètent le recueil m'inspirent moins, mais d'autres y trouveront assurément des univers stimulants. Ainsi, la lecture originale que fait Gilles Lipovetsky de la modernité mérite attention. Analyste brillant à l'écriture limpide, l'auteur de *L'Ère du vide* propose en effet de renverser, du moins en partie, l'interprétation foucauldienne de la modernité comme logique d'enfermement pour lui opposer une vision beaucoup moins sombre du même processus plutôt considéré, écrit Charles, comme «une formidable libération qui prend véritablement acte au sein de notre postmodernité». Emancipé des normes externes, l'individu postmoderne ne serait pas le zombi décervelé décrit par plusieurs, et ce, même si la tentation de l'irresponsabilité le guette et exige donc une vigilance qui ne saurait, toutefois, venir que de lui-même. J'entretiens des réserves, mais je reconnais l'intelligence du travail.

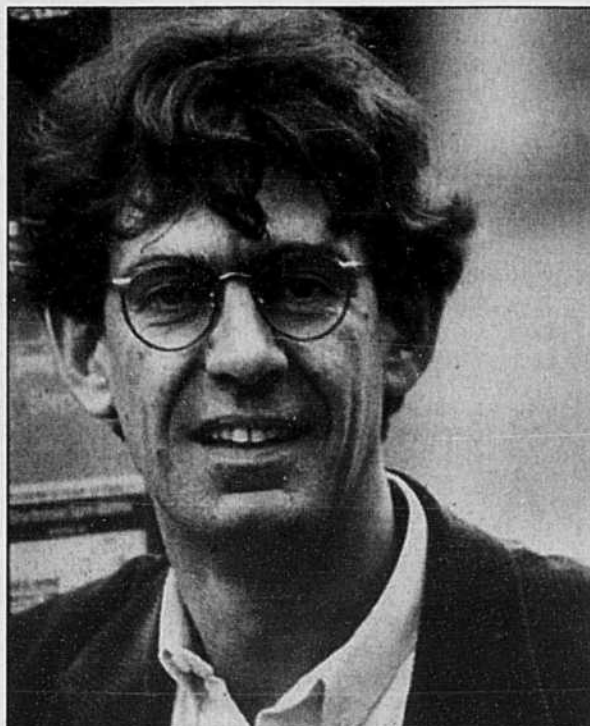
### Individualisme

Face à l'exubérant Michel Onfray, en revanche, mes réserves se transforment en refus et, à ce titre, je partage entièrement la prudence du commentateur quand il écrit que «la proposition d'Onfray [sur le plan politique] ne peut qu'inquiéter». Individualiste forcené, chantre pétaradant d'un hédonisme philosophique prenant sa source dans le corps, critique féroce des institutions en tous genres, Michel Onfray, comme son maître Nietzsche, philosophe au marteau avec grand style (Clément Rosset parlerait probablement de grandiloquence), mais son plaidoyer en faveur du solipsisme me heurte de front. Je n'ai rien contre l'idéal de la «sculpture de soi», mais faire d'autrui, comme le pointe Charles chez Onfray, «l'objet d'un plaisir pris en commun» m'apparaît indéfendable. De plus, il y a chez lui une hargne jubilatoire envers le judéo-christianisme qui me déplaît souverainement.

Enfin, l'honneur de clore la démarche revient au tragique Clément Rosset, qui prône une acceptation du réel inconditionnelle. Pour lui, le désir, la littérature, la philosophie, la religion, la morale et la politique constituent des symptômes d'un déni du réel que l'on se doit de combattre. Définissant son œuvre comme une redite du réel plutôt que comme une double de celui-ci (ce que seraient les expériences mentionnées précédemment), ce philosophe radicalise la logique tragique: «Or, pour Rosset, ce qu'il faut penser, c'est un monde dénaturé qui ne se prête pas à un influx humain de sens. Bref, toute entité voulant rendre compte du réel sera toujours de trop.» Ce qui, semble-t-il, ne devrait pas interdire la joie qu'apporte la lucidité. Refusant l'engagement politique, Rosset conclura pourtant son entretien en prenant parti... en faveur de l'indépendance du Québec!

Excellent commentateur, intervieweur efficace qui parvient à tirer de ses interlocuteurs la substantifique moelle de leurs travaux, Sébastien Charles nous propose ici *Une fin de siècle philosophique* extrêmement riche et stimulante. Six pensées offertes au prix d'une. Voilà une introduction que l'on attendait sans même le savoir.

[louis.cornellier@collanaut.qc.ca](mailto:louis.cornellier@collanaut.qc.ca)



Luc Ferry

ARCHIVES LE DEVOIR

LA VIE LITTÉRAIRE

## Prix unique: rien en vue

Le groupe de travail sur la consolidation du réseau des librairies a été mandaté par le premier ministre Bouchard il y a maintenant près d'un an. Objectif: trouver une façon de solidifier le maillon librairie de la chaîne du livre sans que le citoyen doit payer plus cher les bouquins. Ce comité s'active encore et, s'il ne tranche pas, tel que le souhaitait le gouvernement, la ministre de la Culture et des Communications prévient qu'elle pourra le faire à sa place.

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD  
LE DEVOIR

C'était au terme du Sommet sur la lecture et le livre, en avril dernier. Devant quelques centaines de personnes, toutes intéressées d'une façon ou d'une autre par l'avenir du livre, le premier ministre Lucien Bouchard avait reporté le débat autour de la pertinence d'imposer un prix unique sur le livre (pour réduire les effets, en librairie, des rabais proposés par les grandes surfaces), renvoyant la balle à un groupe de travail.

Composé d'une dizaine d'acteurs du livre, des éditeurs aux libraires en passant par les consommateurs et les représentants de grandes surfaces, ce groupe de travail devait d'abord rendre une décision à l'autonomie, puis en décembre. La dernière échéance laissait entrevoir une possibilité pour janvier — dernier! —, mais il semblerait que le rapport ne soit pas encore prêt, a expliqué mercredi la ministre de la Culture et des Communications, Agnès Maltais.

«Je l'attends, je ne sais pas si les positions sont encore assez prêtes pour être rendues publiques; je ne veux pas pousser dans le dos des gens, je les laisse respectueusement continuer leurs travaux», a-t-elle dit. Très silencieux depuis le tout début du processus, le groupe de travail aurait toujours maille à partir avec l'atteinte d'un consensus, nous dit-on.

Alors que tous semblent s'entendre sur l'objectif à atteindre — soit trouver des façons de consolider le réseau des librairies, essentiel pour faire tourner la roue de l'édition —, les divergences d'opinion surgissent quant aux façons d'atteindre cet objectif, le prix unique faisant partie du lot.

Attendue d'abord dans la politique de la lecture et du livre, cette décision d'imposer ou non le prix unique a été renvoyée au milieu, a tranché Québec en créant ce groupe de travail. Qu'arrivera-t-il si le comité n'atteint pas le consensus souhaité, comme certains le prédisent? «A ce moment-là, la ministre peut toujours agir de son droit de ministre et d'arbitre, explique Agnès Maltais. Je verrai quelle position gouvernementale on va prendre. [...] Notre décision pourrait aussi être de ne pas prendre de décision. On va voir le contenu du rapport, c'est pour cela que je suis très prudente et que je veux que le milieu finisse son travail en paix.»

### Décès d'Adolfo Bioy-Casares

L'écrivain argentin Adolfo Bioy-Casares s'est éteint lundi soir dernier à Buenos Aires, à l'âge de 84 ans. On le considérait comme l'un des grands maîtres de la littérature latino-américaine depuis l'écriture de son chef-d'œuvre d'inspiration fantastique, *L'Invention de Morel*, roman qui mélange fantastique et amour, la base de l'ensemble de son œuvre.

Éditeur, traducteur et directeur de revue, il fut l'ami de Jorge Luis Borges, avec qui il a écrit plusieurs ouvrages. Après la publication de *L'Invention de Morel*, en 1940, il publia des recueils de nouvelles et divers ouvrages écrits avec Borges sous un pseudonyme.

«J'ai tenté de fuir le fantastique mais il m'a rattrapé tout de suite», déclarait celui qui fut récompensé par l'ensemble de son œuvre en 1991 par le prix Cervantes, plus haute distinction littéraire espagnole. Vivant entre la France et l'Argentine, Adolfo Bioy-Casares avait été marié à l'écrivaine Silvina Ocampo, décédée en 1993.

Avec l'Agence France-Presse

### Stanké court les vedettes

Nous remarquons cette saison littéraire une abondance particulière de titres écrits par des auteurs connus d'abord pour autre chose que la littérature. Après Robert Charlebois, l'éditeur Alain Stanké annonce maintenant les écrits de Pierre Légaré (recueil de monologues), Nanette Workman (biographie), Pierre Falardeau (scénario d'*Elvis Gratton, I et II*), Jean Lapointe (monologues et chansons), Jean-Luc Mongrain (autobiographie) et Jean Cournoyer (répertoire intitulé *La Mémoire du Québec*).

VIENT DE PARAÎTRE

## Questionner Bourdieu

L'HOMME PLURIEL

Les ressorts de l'action  
Bernard Lahire  
Nathan, coll. «Essais & Recherches», Paris, 1998, 254 pages



Si les sciences sociales et humaines s'intéressent à l'homme et à son environnement, c'est le plus souvent dans un contexte très spécifique: milieu professionnel, social, familial, religieux ou culturel. Cette théorie de la pratique sociologique, largement tributaire des travaux de Pierre Bourdieu, fait présentement l'objet d'une profonde remise en question qui chauffe les esprits et crée des remous chez nos cousins français.

Au cœur du tumulte, un ouvrage de Bernard Lahire qui remet en question le portrait, trop souvent tristement unidimensionnel, que la sociologie tend à donner de l'homme. Dans *L'Homme pluriel*, l'auteur s'intéresse à l'homme comme entité porteuse de multiples expériences hétérogènes, parfois même contradictoires, qui façonnent et déterminent sa personnalité. C'est donc l'homme dans sa diversité, sa pluralité, qui est au cœur du travail de Lahire, lequel tend à démontrer que l'individu est en fait le produit complexe de nombreux processus sociaux.

Pour Lahire, l'être humain n'est donc pas entièrement soluble dans son milieu d'appartenance et essentiellement soumis à la détermination de l'habitus. D'où la crise chez nombre de sociologues, émules de Bourdieu, qui expliquent justement le lien entre le comportement de l'individu et son milieu social par la prégnance de l'habitus. Le remède créé par la publication de ce livre devrait nourrir le débat un bon moment.

Professeur de sociologie à l'université Lumière Lyon III, Bernard Lahire est membre de l'Institut universitaire de France et chercheur au CNRS.

### DE L'AUTRE CÔTÉ

DU DÉSEPOIR

Introduction à la pensée de Svāmi Prajnāpad  
André Comte-Sponville  
Éditions Accarias/L'Original, Paris, 1997, 128 pages

Dans cet essai, le philosophe André Comte-Sponville propose une introduction à l'enseignement de Svāmi Prajnāpad (1891-1974), guide spirituel indien qui influença largement Arnaud Desjardins. Maître spirituel et thérapeute, Prajnāpad a cherché, entre la psychanalyse et la Vedānta, une voie originale vers la sagesse et la liberté.

Comte-Sponville, auteur de *Petit Traité des grandes vertus* (P.U.F., Paris, 1995), invite le lecteur à suivre ce chemin vers l'essentiel afin de sortir de sa prison, de se délivrer de toute dépendance et d'atteindre la spiritualité, en dehors de toute religion. Une démarche originale, entre Orient et Occident, tradition et modernité.

### LE SECRET DE BLANCHE

Blanche Landry  
Éditions de l'Homme, Montréal, 1999, 288 pages

### MÉDIAPOLIS

Camille Gagnon  
Québec Amérique, Montréal, 1999, 340 pages

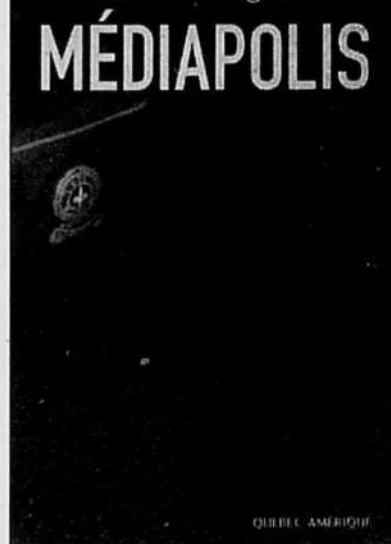
Anciennement au service de la Sûreté du Québec, Camille Gagnon fut garde du corps de René Lévesque et de Robert Bourassa. Dans son premier livre, il aborde un sujet trouble s'il en est: les rapports, mystérieux et incontournables, entre les médias d'information et les corps policiers.

De la crise d'Oka à la guerre des motards en passant par la mort du hockeyeur John Kordic, cet homme de terrain trace, dans un style simple et direct, un portrait de cet étrange mariage de raison entre des partenaires qui, «à défaut de s'aimer ou de se détester, doivent nécessairement collaborer». Le point de vue d'un flic.

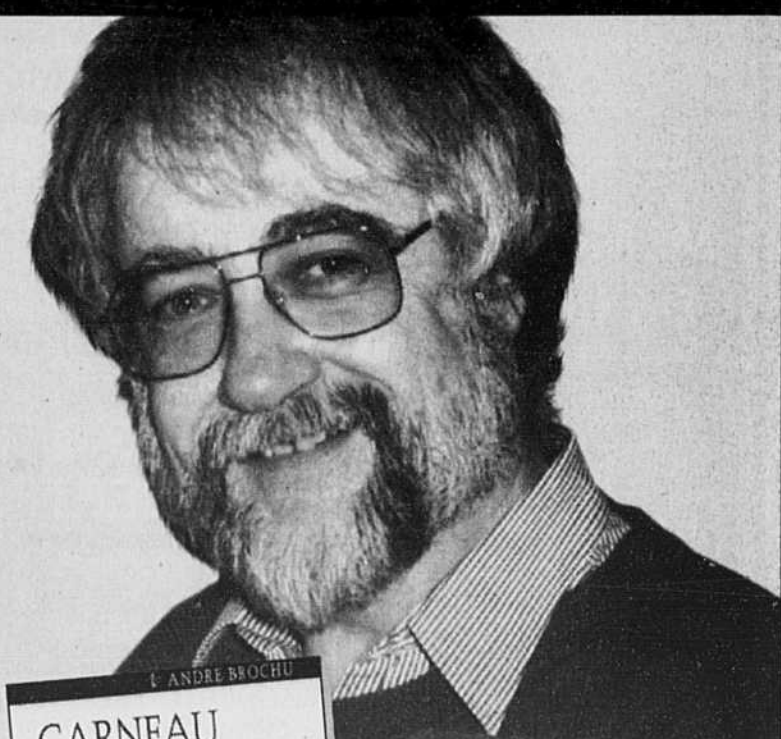
Marie Claude Mirandette

### MÉDIAPOLIS

Camille Gagnon



## XYZ éditeur



Il avait tout pour réussir. Il a tout raté. Cela ne l'a pas empêché d'être le plus grand poète de sa génération.

André Brochu  
Saint-Denis Garneau  
Le poète en sursis.

208 p. • 15,95 \$

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537  
Courriel: xyzed@mlink.net

Commandez vos livres chez

Renaud-Bray

Nous expédions par poste ou messengerie

Pour commander:

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283

E-mail : [sad@renaud-bray.com](mailto:sad@renaud-bray.com)

Via Internet

[www.renaud-bray.com](http://www.renaud-bray.com)

paiement sécuritaire  
LIVRAISON RAPIDE

## LES ÉMIGRANTS

W.G. Sebald



«[...] Sebald, avec une étonnante pudeur, s'attache à recréer ce qui n'est plus. Il a composé de superbes et élégants monuments à la mémoire de ces Émigrants.»  
Marie Labrecque, *Voir Montréal*

Ce livre, d'une grande force, est remarquable à plus d'un titre et nous rappelle une grande et paradoxale leçon: rien ne change qui ne revienne... pour affirmer que rien ne change...  
Jean-Pierre Denis, *Le Devoir*

«[...] Les Émigrants nous offre une méditation profonde et nerveuse, dense et poétique, sur les rapports entre histoire et mémoire.»  
Pierre Deshusses, *Le Monde*

ACTES SUD/LEMÉAC

TRUFO MISTO

## Froid dans le dos

Un récit documenté d'un réalisme déprimant

LE DEVOIR

Jonathan Harr a fait ce que Truman Capote et Norman Mailer avaient fait avant lui. Il s'est attaché à l'un de ces faits que l'on rabaisse au niveau du divers pour ainsi mélanger le bipède. Il a étudié sous toutes ses coutures le fait en question. Autrement dit, il en a été le témoin. Le témoin constant.

Il a interviewé tous les acteurs du fait en question qui en fait est un drame à tous égards. Les acteurs en question, surtout des avocats, lui ont permis d'assister à toutes leurs réunions. Il a potassé les milliers de pages des rapports confectionnés. Puis, il a ramassé le tout pour composer un livre qui n'est pas un roman mais bien le récit très documenté d'une histoire qui s'est déroulée à Boston.

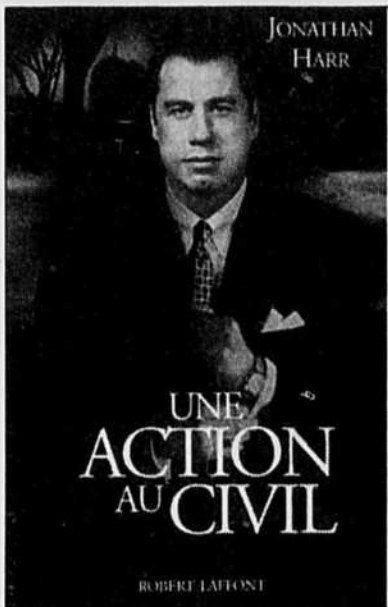
Cela a donné *Une action au civil* aux Éditions Robert Laffont. On sait que cette histoire a été portée à l'écran avec John Travolta et Robert Duvall dans les rôles d'avocats. Si le film est bon, on n'en sait rien. Par contre, le bouquin... Il donne froid dans le dos.

Voilà, il s'agit de l'histoire suivante: huit enfants habitant Woburn, bourgade du Massachusetts, meurent des suites d'une leucémie foudroyante. Géographiquement, leurs maisons étaient assez proches. On précise cela pour mieux signaler qu'ils s'abreuvaient à la même source... d'eau potable.

La mère d'un des enfants se rend à Boston pour y rencontrer un avocat qui lui a été recommandé. Il s'appelle Jan Schlichtmann. Nous sommes en juillet 1986. Il fait de l'argent. Il mène grand train. Il est un tantinet cynique. Au début, il n'est pas certain que cette affaire d'eau polluée qui sème la leucémie dans les corps des bambins l'intéresse. Pour faire court, disons qu'à cette cause il va se dévouer corps et âme.

En face, soit au sein de la partie adverse, il y a des gros canons. Les meilleurs avocats de Boston. Autrement dit, Schlichtmann affronte les gros bureaux de la capitale américaine de l'avocaserie. Et notamment Charles Nesson, qui aujourd'hui encore enseigne, entre deux présences au palais dit de justice, à la faculté de droit de Harvard. Nesson et d'autres défendent les intérêts, dans cette histoire, de Beatrice Foods, Monsanto, W. R. Grace et autres géants inscrits au Dow Jones de New York. Bref, Schlichtmann affronte le gratin économique des États-Unis.

Au fil des pages, Jonathan Harr, qui enseigne le journalisme au Smith College, nous fait réaliser l'horreur sous



toutes ses formes. Le cynisme des uns se conjugue avec la magouille des autres, qui se dispute l'ingratitude de tiers, le tout fondu dans l'argent roi. Surtout, surtout, Harr décline les mille et une façons qui font qu'il n'y a pas de justice réelle ou neutre ou objective.

En fait, ce roman qui n'en est pas un parce qu'il est au fond un long documentaire écrit est peut-être bien le livre de l'amertume. Amertume parce que l'argent a pris assurément le pas sur la justice. Au terme de ce bouquin palpitant, on a le sentiment que la justice est en fait comme en vérité... un faux-semblant!

Le réalisme d'*Une action au civil* est déprimant.

### Polar américain

Avec James Lee Burke, James Crumley, Larry Brown et quatre ou cinq autres, Michael Connelly est un des rénovateurs du polar *made in USA*. Après *Les Égouts de Los Angeles*, *La Glace noire*, *La Blonde en béton*, *Le Cadavre dans la Rolls* et *Le Poète*, cet ancien journaliste du *Los Angeles Times* récidive dans le très bon.

*Créance de sang*, c'est le titre de son dernier roman paru aux Éditions du Seuil, est une histoire de cœur. Une intrigue de première. L'histoire est grosso modo la suivante: Terry McCaleb est un ex-agent du FBI. Il y a eu, il a subi une greffe cardiaque. Il faut préciser que, son groupe sanguin étant rare, donc peu compatible, il a attendu longtemps avant de bénéficier, si l'on peut dire, du cœur d'une personne.

En fait, cette personne, elle s'appelle Gloria Torres, a été assassinée de sang-froid alors qu'elle s'achetait une barre de chocolat dans un dépanneur tenu par des Coréens. Petite note en passant: la caméra de sécurité enregistre toute la scène.

Toujours est-il qu'un beau jour Graciela Rivers, la sœur de Gloria, frappe à la porte de McCaleb. Excédée par la lenteur de l'enquête officielle, elle demande, elle implore McCaleb de faire le boulot en souvenir du cœur de Graciela.

S'ensuivent bien des rebondissements provoqués par les luttes intestines entre divers corps policiers, par le corps médical qui ne veut pas que McCaleb mène enquête parce que cela peut provoquer des problèmes sérieux. S'ensuit surtout une lutte entre deux intelligences, celle de McCaleb et celle diabolique de l'assassin.

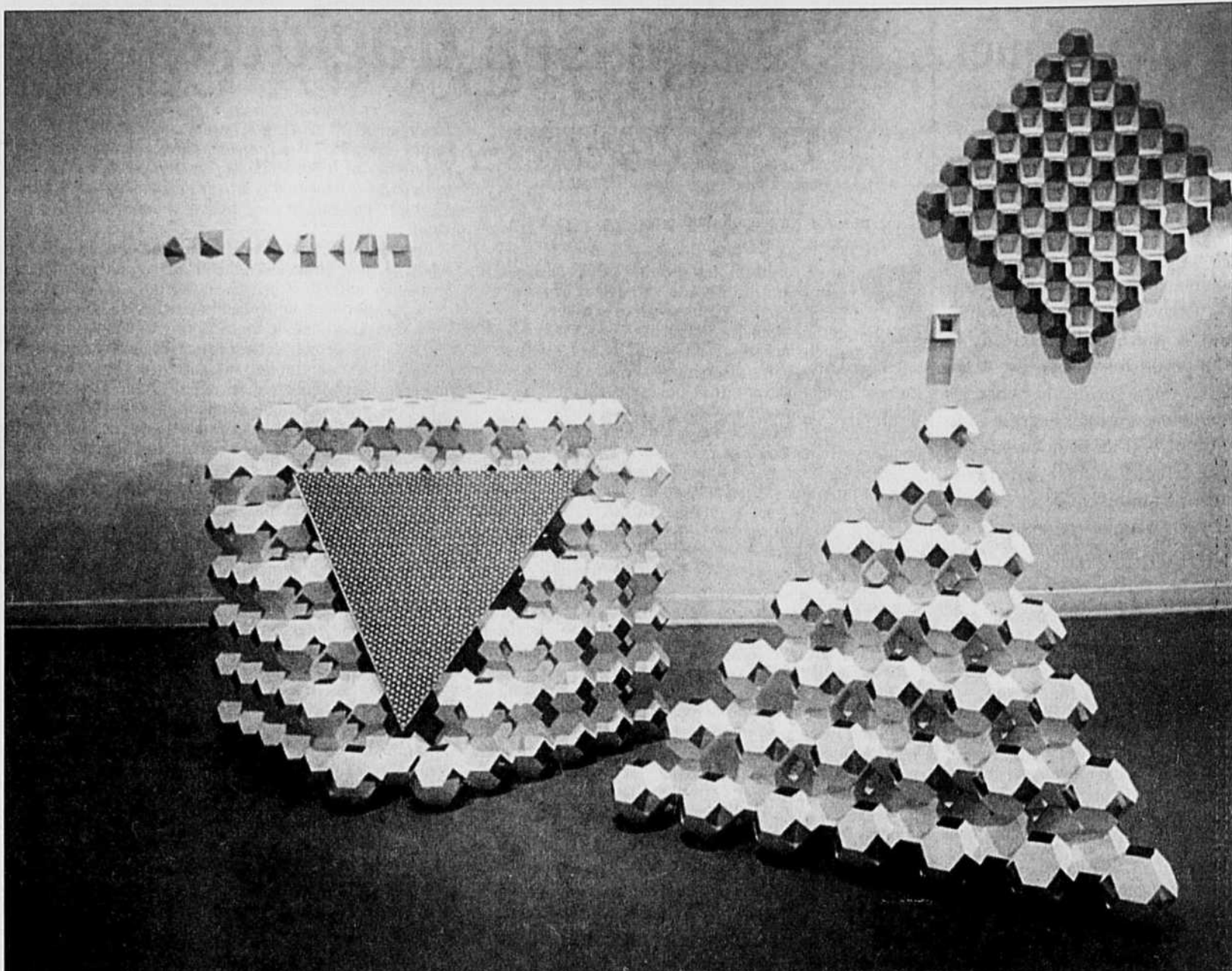
*Créance de sang* est un autre de ces romans dont on dit, faute de mieux dire, qu'il est si passionnant qu'on l'a lu d'une traite.

### UNE ACTION AU CIVIL

Jonathan Harr, Robert Laffont, Paris 1999, 476 pages

### CRÉANCE DE SANG

Michael Connelly, Éditions du Seuil, Paris, 1999, 460 pages



Une vue générale de l'exposition des œuvres de Jean-Jules Soucy, au Centre des arts contemporains du Québec à Montréal, rue Saint-Dominique.

## Petit traité de restauration

Le spectaculaire projet de Soucy pour la baie des Ha! Ha!

### CORRIDORS D'HUMOUR

Jean-Jules Soucy  
Centre des arts contemporains du Québec à Montréal  
4247, rue Saint-Dominique  
Jusqu'au 2 avril

### BERNARD LAMARCHE

Vous le savez peut-être, ou peut-être pas après tout, mais il se trame au Saguenay-Lac-Saint-Jean, plus particulièrement à La Baie, une vaste entreprise de (re)construction. Au cœur de ce projet se trouve l'artiste boulimique Jean-Jules Soucy. Il est le maître d'œuvre, en quelque sorte, d'un monumental projet artistique dont la particularité est d'impliquer le visage entier que prendra bientôt la ville de La Baie, dévastée par les déluges de juillet 1996.

En quoi cela nous concerne-t-il? Jusqu'au 2 avril, le Centre des arts contemporains du Québec à Montréal présente les travaux de Soucy afin de préparer cette reconstruction. Dans la galerie, à travers des jeux de mots, de phonèmes, de formes géométriques, de références à l'histoire et à l'architecture, se dévoile pas à pas le système de pensée touffu de Soucy. En renvoi en renvoi s'établit l'ampleur du projet de Soucy, sa polyvalence et son extrême cohérence, bien qu'il soit tout à la fois loufoque. Une des figures favorites de Soucy demeure l'homophonie, la concordance des sons, pour multiplier le sens des mots qu'il emploie. La fascination de ce travail tient à cette manière qu'a eue Soucy d'investir de sa folie boulimique le système des mathématiques et de la géométrie qui, pour

d'autres, sont des mondes de rigidité. En sautant d'un système de référence à un autre — mathématique, lexical, etc. —, Soucy parvient à établir une suite de jeux de mots et de formes, se basant en fin de compte sur un système de fractales qui se déploie patiemment dans l'espace de la galerie.

### Le triangle et les lettres

Voyez. Partant d'un seul motif, le triangle, les éléments visuels se couplent et s'emboîtent, puis, finalement, mine de rien, reviennent à leur état premier, gonflés des références multiples glanées au passage. Le triangle, c'est aussi le delta grec, la lettre  $\delta$  ou, en majuscule,  $\Delta$ . Entre autres, cette confluence permet d'introduire le triangle, mais celui-là ne vient-il pas de la situation géographique de la baie des Ha! Ha!, située sur un delta? C'est ce que Soucy appelle le «système D», sur lequel se base la nature communautaire de l'entreprise, puisque cela donne «le goût dd» (d'aider). Avec l'acronyme *bdad*, l'artiste investit la lettre A (le triangle) d'une mission identitaire, par la géographie et la forme. Ceci dit, si les ramifications n'allaient pas plus loin, l'affaire serait classée rapidement. Or la danse des mots ne s'arrête pas là.

Puisant dans le lexique des formes de l'architecture, on y découvre le haha, cette ouverture aménagée en bordure des parcs privés pour dégager la vue, la partie non plantée d'arbres. Ainsi, en rapprochant les motifs triangulaires où, dans chacun, est inscrite la lettre  $\alpha$ , Soucy, par multiplication et agencement des formes, parvient à l'hexagone, puis au pentagone. Au détour, il accroche une sculpture de Man Ray, *Objet non euclidien*, qui ressemble à un ballon de football (européen, bien sûr). D'ajout en ajout, l'artiste arrive à ces corridors d'humour, une expression qu'il reprend à Marcel Duchamp, percés à même ces ballons superposés, lesquels évoquent le Pentagone mais qui, en coupe — Soucy le pointe bien —, permettent d'apercevoir la Grande Arche de Paris. Puis vient le squelette de cette structure, qui n'est pas sans faire penser à certaines sculptures de Sol Lewitt. Ce mondial de sculpture ne serait pas complet sans impliquer les obélisques du monde entier, puis les pyramides, celles de l'Égypte et celle du Louvre. Ce que fait *ipso facto* Soucy.

Cette dernière étape vient d'un jeu de blocs sophistiqué, aussi présenté dans la galerie. Là, on retrouve un cube échappé au départ, lequel contient des pyramides, qui renferment tout ce qui vient avant. Ce même cube, on l'imagine, correspond à chacun des

petits cubes du squelette, montrant que le système fonctionne dans l'infiniment petit, mais aussi à l'inverse. Rien n'est laissé au hasard dans ce processus de fragmentation.

Maintenant, détrompez-vous. Aucune connaissance particulière n'est exigée de vous lors de cette visite. Au contraire, l'exposition se parcourt comme un manuel où toutes les étapes sont clairement démontrées. Bien évidemment, il faut être attentif, rien n'est donné tout à fait facilement dans ces pages. Il faut avoir l'esprit alerte, et surtout disponible. À la manière de Duchamp autrefois, Soucy laisse dans la foulée de sa production une série de clés, comprises dans l'exposition, qui permettent de suivre le développement de sa pensée. À ceci près, toutefois, que là où Duchamp jouait la carte de l'énigme, Soucy joue celle du rébus. De fait, il oppose son système au *ready-made* duchampien, l'appelant *archimade* (d'où, vous le voyez, un autre tourbillon de références...).

### La restauration de La Baie

À quoi bon, me direz-vous? D'abord, pour le plaisir de la démonstration bien faite, par les moyens de la pensée plastique, d'abord pour les idées aménagées et conduites par une série de références formelles pour la plupart. Donc, pour la surprise. Aussi, il faut savoir que cette explosion de formes est la pierre d'assise du projet gigantesque de reconstruction de La Baie. Il s'agit de redonner un sens à une section de la ville détruite par le déluge. Ainsi, la pyramide faite de panneaux réfléchissants («Cédez le passage» = delta, dans le code de la route) sera bâtie sur le site de la destruction. Et l'ancien lit de la rivière maintenant détournée sera recouvert de 30 000 triangles d'aluminium agencés en motifs des AA. Finalement, une place sera aménagée. Une société a été formée, 350 personnes y travaillent. Et le motif des AA circule, repris par les gens de l'endroit, pour s'infiltrer dans l'art populaire.

C'est d'ailleurs une des dimensions importantes du travail de Soucy: impliquer la communauté. On se souvient de ce qu'il avait fait en juillet 1997 à Amos, recouvrant la ville de milliers de cristaux de carton, lors du troisième Symposium d'art visuel de l'Abitibi-Témiscamingue. On se souvient aussi de son passage au Musée d'art contemporain de Montréal, où il avait travaillé avec les écoles pour amasser des dizaines de milliers de cartons de lait afin de former son *Tapis stressé* (1993). Cet axe est toujours à l'œuvre dans le travail de Soucy. Pour en savoir plus long, consultez le site Internet du projet, très bien conçu: <http://www.restorationdaa.com>



### MÉMOIRES DE CHAIR

PASTELS ET ENCAUSTIQUES

### EXPOSITION DE NATHALIE CLOUTIER

Du 3 mars au 11 avril 1999

### MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY

6052, boulevard Monk  
métro : Monk, autobus 36 Est

ENTRÉE LIBRE  
Renseignements : 872-2044  
[www.ville.montreal.qc.ca/maisons](http://www.ville.montreal.qc.ca/maisons)



EXPOSITION

### GIORGIO CELIBERTI

TÉMOIN DU TEMPS

JUSQU'AU 31 MARS 1999

---

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest  
Montréal H3G 1K4  
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113  
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h  
E-mail : [wadgorce@total.net](mailto:wadgorce@total.net)  
Web : <http://www.total.net/~wadgorce>

la galerie d'art Stewart Hall

Centre culturel de Pointe-Claire  
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1285

du 10 mars au 11 avril

**Femmes peintres à l'aube de la modernité montréalaise**

une exposition du Musée des beaux-arts de Montréal présentée grâce au programme Exposer dans l'île du Conseil des arts de la CUM

du 10 mars au 11 avril

**Fritz Brandtner 1896-1969**

champion de l'art moderne au Canada  
dessins et peintures  
de la collection de la galerie Kastel

Entrée libre • Accessible aux fauteuils roulants  
Horaire de la galerie: du lundi au vendredi, de 14h à 17h  
lundi et mercredi soirs, de 19h à 21h  
samedi et dimanche, de 13h à 17h

### GALERIE BERNARD

EXPOSITION

#### Jacques Palumbo

«Cosmogonies» dessins, toiles et sculptures

#### Eduardo Rodà

«Mémoire en transit» toiles et sculptures

JUSQU'AU 3 AVRIL 1999

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770  
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 30, samedi 12 h 00 à 17 h 00

Jusqu'au 20 mars

### Jan Johnson

Gravures anciennes et modernes inc.  
fêtent 20 années en affaires

Jusqu'au 20 mars

### SUE RUSK

de la série *Sonate*

collages aux techniques mixtes

### GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du mar. au sam. de 10h à 17h

Envoyez vos dons :

3680, rue Jeanne-Mance  
Bureau 410  
Montréal (Québec)  
H2X 2K5  
(514) 982-6622  
1-800-471-SUCO  
[www.suco.org](http://www.suco.org)

réchauffez la planète

LES ARTS

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

# Morceaux choisis

Un dimanche après-midi pas très tranquille

**BERNARD LAMARCHE**

On en revient parfois à se demander à quoi servent les films sur l'art. Entre le film d'auteur et le documentaire, ils sont en effet des figures de paradoxe. Doivent-ils véhiculer des informations que les supports statiques ne peuvent déployer? Être appréciés pour la photographie qu'ils présentent? Être jugés en fonction de ce qu'ils nous apprennent de nouveau sur les productions qu'ils traitent?

Ces questions et bien d'autres reviennent chaque année lors du Festival international des films sur l'art (FIFA). Le lecteur assidu et doté d'une mémoire plus qu'infailible se souviendra que nous posions ce dilemme en des termes sensiblement similaires l'an dernier à pareille date. Comme quoi notre discours n'a que peu évolué depuis un an. N'empêche. S'agit-il, pour le film sur l'art, d'explorer l'art selon les moyens du cinéma ou de fournir une médiation que le livre déjà peut livrer? Telle est la question. Très influencé par la culture télévisuelle, le film sur l'art doit-il donner une couleur propre au regard porté sur la chose?

Puisqu'il s'agit d'avoir les priorités à la bonne place et puisque nous avons chaque semaine la mission de dire notre engagement envers l'art contemporain, un programme s'impose à nous en cette fin de semaine, tenu dimanche après-midi. Vous avez donc encore le temps de faire les courses. Il s'agit d'un duo de choix, qui présente dans la même séance un film sur l'artiste allemand qui a élu domicile non fixe à Vancouver, Jochen Gerz, et le film *Body Art*, qui présente des performances intenses où le corps des artistes est pris à partie de façon draconienne.

**BODY ART**

Réalisation de Daniel Wiles  
Royaume-Uni, 1997, 51 minutes

De ce dernier, disons qu'il s'agit d'un petit bijou d'étude. D'un ton posé et non alarmiste, ce petit film, justement fait pour la télé, place bien les enjeux de ce type de performance dont les sources, pour ce qui est de l'art contemporain occidental, remontent aux années 60. En lice, les performeurs Ron Athey, de Los Angeles, que la Galerie d'art du Centre Saïdye Bronfman présentait il y a un mois environ en collaboration avec l'université Concordia, Orlan, que les Montréalais ont pu voir il y a deux ans à Champ libre, Fakir Musafar, qui a commencé dans les années 60 à se produire dans ses exigeantes performances, et Franco B., de loin le plus déroutant de ces performeurs extrêmes.

**Atteindre les limites du corps**

En quelque sorte, cette forme de théâtralité est largement démythifiée par les paroles des artistes concernés, qui discutent de leur quête et de cette défiance de la douleur extrême. De nombreux liens, surtout avec Fakir Musafar, qui puise le plus dans ces formes ritualisées, sont produits pour montrer combien ces pratiques inscrivent dans le champ de la performance des mythes et des pratiques tribales, et qu'elles répondent de traditions qui dépassent la culture occidentale. Le film parvient à montrer ce que cette sublimation de la douleur emprunte aux corps brutalisés de la tradition picturale classique. En cette ère du *body piercing*, de la chirurgie plastique et de la perméabilité entre la culture *mainstream* et les couches des cultures marginales (*subculture*), ces artistes expliquent combien leur art offense le sens des règles de la société, mais qu'ils visent, plutôt qu'à représenter la douleur, à l'inscrire dans les actes théâtraux, de manière à créer des rituels pour tester les limites physiques du corps.

Forcément, ces scarifications, lacerations du corps, épanchages de sang et autres manières d'exhiber l'intérieur du corps ne plairont pas aux âmes sensibles. À d'autres, il s'en trouvera, ces actions sembleront faiblardes (si, si!). À entendre, toutefois, les explications de cet historien de l'art, qui décline les précédents dans l'histoire de l'humanité où la science et l'art rivalisaient dans le but de comprendre les mécanismes du corps viscéral, montrant avec éloquence que cette fascination pour le corps ne s'infiltre pas dans la sphère sociale uniquement du lieu de la médecine. Réellement, ce film traite de ce sujet pas du tout évident, on en convient, mais avec intelligence. Études anatomi-

ques et films anthropologiques se marient non pas pour justifier ces pratiques mais pour en faire comprendre les sources et les pulsions. À voir, pour la mine d'information qu'il contient, mais à voir peut-être davantage si vous êtes, comme nous, déjà gagnés à la cause. Malheureusement, le film n'est offert qu'en version anglaise (dimanche, Musée d'art contemporain [MACM], 16h).

**JOCHEN GERZ**

Your Art.  
Réalisation de Heinz Peter Schwerfel  
France/Allemagne, 1998, 60 minutes

Le FIFA présentait cette année un regard rétrospectif sur l'œuvre filmique de Jochen Gerz. Si vous avez manqué en début de semaine ce collage de quatre bandes de cet artiste conceptuel important, reste encore ce film: *Jochen Gerz - Your Art*, qui pose un regard rétrospectif sur les œuvres de Gerz majoritairement issues des années 70, accompagnées par les commentaires soufflants de l'artiste allemand sur ce qui motive sa démarche. Le film commence par l'évocation d'un bombardement à Berlin où le jeune Gerz, sortant des décombres de la maison qui s'était écroulée sur lui, a commencé à se questionner sur la familiarité que nous pouvons développer avec les choses qui nous entourent. «*J'étais adulte à partir de ce moment. Après, la vie, c'était comme une sorte de déception...*» Encore: «*Le langage est une chose pourrie, un outil de remplacement indirect par rapport à des moyens plus communicatifs.*»

À propos de son art et de la pluralité des significations, Gerz sera plus incisif: «*L'identité comme singulier, pour moi, devient raciste, cela crée des exclus. Vu ainsi, la majorité ne partage pas mon identité.*» Le film a ceci de louable qu'il ne joue pas du tout la carte du mythe d'artiste. L'artiste, dont on connaît les monuments contre le fascisme et le racisme, et le projet de monument à la mémoire des juifs assassinés, à Berlin, y explique simplement cette sculpture, qu'il voulait envahissante, dans laquelle il a vécu pour entendre les commentaires des visiteurs, ce projet qui nécessitait la destruction de toutes les traces ayant précédé sa réalisation, etc. Par son rythme volontairement lent, le film est largement plus intéressant par ce que Gerz dit que par ses qualités à soutenir notre attention. Les textes lus d'une voix monocorde, sans qu'on sache toujours s'ils proviennent des carnets de notes de l'artiste ou s'ils sont inscrits à même les installations (mais est-ce important de le savoir?), marquent tout de même une distance appréciable par rapport au ton détestable, dramatique, que prennent souvent les films sur l'art. Un excellent duo avec *Body Art*. Un film sur l'art sans musique aucune, presque un exploit.

**EN QUÊTE D'ART**

Art et technique  
Réalisation de Michel Quinejore  
France, 1997, 26 minutes

Issu d'une série de reportages sur l'art de la télé française, ce film cherche à démythifier l'art contemporain par le truchement de l'histoire des techniques. Depuis Duchamp et ses sciences amusantes, avec ses demi-sphères rotatives, qui introduisent la machine dans l'art, on voit les artistes expérimenter avec différents matériaux technologiques. La critique de la culture de la télévision y est aux premières loges: Nam June Paik, qui utilise l'écran pour tout «*sauf pour diffuser des messages*», et Wolf Vostell, plus négatif, qui tous deux «*dénoncent les habitudes du spectateur électronique*». On y voit rapidement abordées les productions de Jeffrey Shaw (Australie) et ses nouveaux espaces de fiction, Panamarenko, dans le rôle de l'ingénieur qui s'intéresse au vol des insectes pour bricoler ses machines volantes, Takis, «*plus bricoleur qu'ingénieur*», et ses colonnes de métal vrillé, couronnées de lumières clignotantes, véritable signalétique vidée de son sens, et finalement Yann Kersalé, dont le matériau est la lumière, pour créer des illusions rythmiques saisissantes. Un petit film bien mené, que ce *En quête d'art: art et technique*, sobre et très clair (ce soir, MACM, 18h)

**AUGUSTE RODIN, SCULPTEUR**

Réalisation de Michaël Gaumnitz  
France, 1998, 26 minutes

À titre d'exemple à ne pas faire, ce film est parfait. Non seulement concède-t-il tous les clichés du genre l'homme et l'œuvre, au point que plutôt d'avoir brisé Camille Claudel, du point de vue de ce film, la grandeur de l'homme n'aura été que légèrement entachée par son goût pour les femmes, mais il ne nous apprend rien sur quoi que ce soit. Bref, avec le ton ampoulé que l'on déteste et le peu de connaissances que le film apporte face à n'importe quelle autre biographie bon marché sur le sculpteur, il est à éviter. Tout ce qui rend un homme plus grand que nature est souligné à gros traits. Et de plus, sans doute pour le distinguer du format livre, les responsables de ce film l'ont «*agrémenté*» de quelques *travelings* saccadés des plus maniérés. Même quelques effets dramatiques d'éclairages tombent à plat. Imbuvable (dimanche, Goethe-Institut, 14h30); en passant, que penser de la cohérence de ce programme? Le Rodin est projeté en compagnie de deux films sur l'art de diriger des symphonies!)

**GUSTAVE MOREAU**

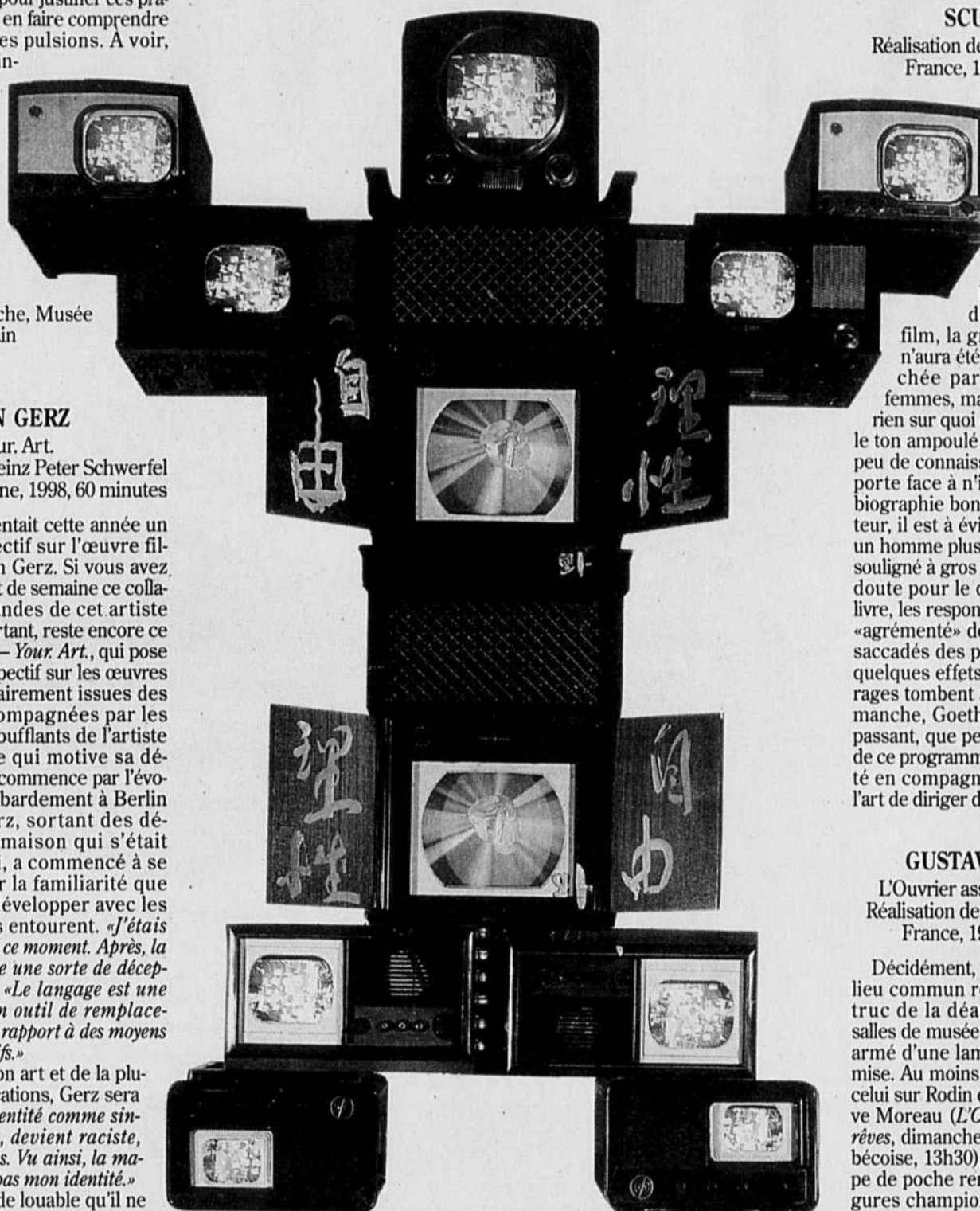
L'Ouvrier assembleur de rêves  
Réalisation de Bernard Boespflug  
France, 1998, 52 minutes

Décidément, cette année, un vieux lieu commun revient. Le très éculé truc de la déambulation dans les salles de musée nimbées de noirceur, armé d'une lampe de poche, est de mise. Au moins deux films l'utilisent, celui sur Rodin et cet autre sur Gustave Moreau (*L'Ouvrier assembleur de rêves*, dimanche, Cinématique québécoise, 13h30). Ce recours à la lampe de poche renoue avec une des figures championnes de l'histoire de

l'art et des sciences humaines, à savoir le détective. Au fait, saviez-vous que le héros de l'histoire de l'art est Sherlock Holmes? Bref, comme métaphore de l'intrusion dans l'univers de l'artiste, on ne saurait être moins raffiné. Ce Gustave Moreau, film monographique, a été produit lors de la rétrospective du Grand Palais de Paris (2 octobre 1998-4 janvier 1999). Entièrement tourné au musée Moreau de Paris, le film se promène dans les salles de la maison que l'artiste a transformée en musée de ses œuvres (il a repeint certaines de ses œuvres précédemment vendues pour que le musée soit plus complet). Semblant avoir été fait pour compenser le vide laissé dans le musée lors de l'accrochage au Grand Palais, le film est la vidéocassette officielle que pouvaient se procurer les visiteurs. Pour préparer une éventuelle sortie à la Art Institute de Chicago? L'exposition y fait escale encore jusqu'au 25 avril.



Dans le film *Body Art*, le performeur Franco B. en action: Ci-contre, *Voltaire*, une œuvre de Nam June Paik, tirée du film *En quête: art et technique*.



**GALERIE DE BELLEFEUILLE**  
MARION WAGSCHAL  
*Œuvres récentes*  
L'exposition se poursuit jusqu'au 21 mars  
1367, AV. GREENE, WESTMOUNT TEL.: 933-4306  
lan. - sam.: 10h - 18h • dim.: 12h30 - 17h30

**TROIS POINTS**  
Suzanne Dubuc  
*Jusqu'au 27 mars*  
Catalogue disponible éd. Les 400 coups  
372, rue Sainte-Catherine Ouest  
Porte 520, Montréal (Québec)  
Canada H3B 1A2  
Tél.: (514) 866.8008  
Télé.: (514) 866.1288

**VERNISSAGE**  
LE DIMANCHE 14 MARS 1999  
*Jusqu'au 9 avril*  
MARC PAQUET  
GALERIE  
LINDA VERGE  
1049, AVENUE DES ÉRABLES  
QUÉBEC (418) 525-8393

**Colloque et Exposition**  
Espace D. René Harrison  
vous invite à l'inauguration de son nouveau lieu d'exposition  
samedi 20 mars  
**DE LA MONSTRUOSITÉ**  
expression des passions  
Commissaire Christine Palmieri  
Artistes invités  
Louis-Pierre Bougie  
Laurence Cardinal  
Jean-Sébastien Denis  
René Donalds  
Paul Grégoire  
Lise-Hélène Larin  
Orlan  
Christine Palmieri  
Bernard Paquet  
Mark Prent  
Arnulf Rainer  
Ariane Thézy  
Richard-Max Tremblay  
Conférenciers invités  
Manon Blanchette  
Jean Ernest Joss  
Michael La Chance  
Bernard Lévy  
Pierre Ouellet  
Louise Poissant  
Jean-Pierre Vidal  
Jean-Philippe Uzel  
Samedi 20 mars au BELGO # 418  
Colloque: 10h à 12h 30 Vernissage: 17h 30 à 14h à 16h 30  
Exposition du 20 mars au 30 avril  
Espace 1: 372, rue Sainte-Catherine O., local 418  
Espace 2: 383, rue Saint-Jacques O., mezzanine N214  
Tél.: (514) 847-1644 Extérieur: 1 800 668-6389

**Donner, c'est leur redonner espoir.**  
Association Canadienne de la Dystrophie Musculaire  
1425, René-Lévesque Ouest,  
bureau 506, Montréal (Québec)  
H3G 1T7 Tél.: 1 800 567-ACDM

**Premières journées des métiers d'art France-Québec**  
Dans le cadre du Printemps du Québec, le Conseil des métiers d'art du Québec et la Société d'encouragement des Métiers d'Art de France, présentent les activités des premières journées Métiers d'art France-Québec :

**LE JEUDI 18 MARS 1999**  
16h Voûte SEMA  
23, Avenue Daumesnil  
75012 Paris  
*Présentation du FILM*  
**«4e Festival International de l'Image des Métiers de Pézenas»**  
Par: Patrice Drevet  
Présentation des films: «Beauté de lame» 1er prix 1997 de Pierre Reverdy et «La Restauration du minbar de la Koutoubia» 1er prix 1998 de Faten Safedine

**LE VENDREDI 19 MARS 1999**  
12h Voûte SEMA  
23, Avenue Daumesnil  
75012 Paris  
**Inauguration de l'Exposition «Racines»**  
*Présentation d'une sélection d'œuvres du 9e Grand Prix des métiers d'art du Québec et de l'exposition Artifacts: «Trésors et Secrets des premiers métiers d'art français en Nouvelle-France»*  
*une sélection de 43 artefacts de verre, de céramique, de métaux, etc., recueillis sur Place-Royale à Québec*  
En présence de Agnès Maltais, Ministre de la Culture et des Communications du Québec et sous le haut patronage de Marylise Lebrun, Secrétaire d'État aux Petites et Moyennes Entreprises au Commerce et à l'Artisanat, Louise Lemieux-Bérubé, Présidente du Conseil des métiers d'art du Québec, Pierre Chevalier, Président de la Société d'encouragement aux Métiers d'art (SEMA)  
Signature d'une convention de coopération entre le Conseil des métiers d'art du Québec et la Société d'encouragement aux Métiers d'art (SEMA)  
Cocktail  
Visite de la voûte no 91

14h - 15h30 Voûte SEMA  
23 Avenue Daumesnil  
75012 Paris  
**CONFÉRENCE - DÉBAT**  
*«De l'anranchement local aux relations internationales»*  
*Les métiers d'art, acteurs du développement local: pour une coopération durable entre le Québec et la France*  
*«Institutions québécoises et développement local»*

par Xavier Fonteneau, Haut Fonctionnaire du Gouvernement du Québec, Chargé de mission à la Direction des Entreprises Commerciales, Artisanales et de Services.  
**«Une expérience de développement local en réseau: l'Archipel des métiers d'art»**  
par Yvan Houssard, Commissaire Général - Directeur de la SEMA  
**«Les métiers d'art du Québec»**  
par Yvan Houssard, Commissaire Général du Conseil des métiers d'art du Québec  
**«Le réseau Ville et Métiers d'art»**  
par Jacques Mouchier, Président de la Confédération Française des métiers d'art et Vice-président de l'Association Ville et métiers d'art.  
**«Culture et métiers d'art: les nouveaux pôles d'excellence de l'international»**  
par Jean Digne, ancien Directeur de l'AAFA.  
**«Échanges commerciaux à l'international»**  
par Raymond Lubrano, Président des Ateliers d'art de France.  
**Regards et Témoignages**  
*«Le couteau d'art et la coutellerie: poétique d'une lame»* et *«La légende d'Ouroboros»*  
par Pierre et Nicole Reverdy, couteliers  
**«Une discipline en particulier: la coutellerie d'art»**  
par Chantal Gilbert, lauréate du 9e Grand Prix des métiers d'art du Québec  
Conclusion  
**«Perspectives et évolutions: Une nouvelle dynamique partenariale métiers d'art France-Québec»**  
par Louise Lemieux-Bérubé, présidente du Conseil des métiers d'art du Québec et Pierre Chevalier, président de la SEMA

Les partenaires : SODEC  
Ministère de la Culture et des Communications  
Desjardins

**René Derouin**  
*Between-Paraiso*  
bois reliefs polychromes, céramiques, bronzes et œuvres sur papier  
Rencontre avec l'artiste le samedi 13 mars de 14 h à 16 h  
Jusqu'au 27 mars  
**GALERIE SIMON BLAIS**  
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849-1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

**FRONTIÈRES, FRONTIERS, FRONTERAS**  
de  
**RENÉ DEROUIN**  
Musée des beaux-arts de Montréal, dernière fin de semaine  
Bibliothèque nationale (514) 873-1100  
Centre d'exposition du Vieux-Palais, à Saint-Jérôme (450) 432-7171  
Galerie Simon Blais (514) 849-1165  
jusqu'au 14 mars  
jusqu'au 21 mars  
jusqu'au 27 mars

La collaboration interuniversitaire et, surtout, interdépartementale n'est pas chose courante. Depuis bientôt sept ans, le département de génie mécanique de l'Université de Sherbrooke et l'École de design industriel de l'Université de Montréal ont conjointement mis sur pied un programme original de coopération interuniversitaire sur des projets reliés principalement au domaine des transports. Les projets Hémisphère, comme on les appelle, ont ainsi permis de réaliser plus d'une dizaine de projets importants, financés et gérés à 100 % par les étudiants, et suivis de près non seulement par les professeurs mais par des entreprises québécoises et américaines avides d'idées rentables. Aurait-on déniché le moyen de décloisonner nos universités?

JACQUES MARTIN

L'idée vient des étudiants eux-mêmes. Il y a quelques années, un groupe d'étudiants du département montréalais a voulu participer à la fameuse compétition internationale de Formule SAE, tenue à Detroit chaque année par la compagnie Chrysler. Après informations, les professeurs se sont rendus compte que participer au concours demanderait aux étudiants d'investir non seulement plus 15 000 heures de travail, mais au moins 30 000 \$. Loin d'être rebutés, les étudiants ont décidé de former un comité de levée de commandites afin de financer le projet soit en argent, soit en équipement: moteurs, roues, etc. L'idée des commandites était lancée. «Les projets Hémisphère sont très formatifs. À ma connaissance, il n'y a pas d'équivalent ni au Québec ni dans le reste du Canada. Aujourd'hui, on ne saurait imaginer se lancer dans un projet d'envergure, même s'il est mis de l'avant par un étudiant, sans partenaires financiers», soutient Denis Proulx, directeur du département de génie mécanique de l'Université de Sherbrooke. Des projets auxquels s'associent maintenant des entreprises d'envergure comme Rotax, Bombardier, 3M, Pro-cycle (CCM) et Inflatable Industries et plusieurs autres ainsi que les gouvernements du Canada et du Québec.

#### Les étapes

Les étapes d'idéation, de développement, puis l'étape de fabrication et de validation du prototype et, enfin, celui de la promotion (participation à des salons et concours) sont menées en parallèle. Ainsi, depuis 1994, les deux écoles ont développé plusieurs projets de transports conjoints dans le cadre des projets Hémisphère: Formule SAE, une voiture de course monoplace; IDO, un fauteuil roulant manuel multipositions; Exocet, une motomarine de haute performance propulsée sur trois points d'appui, une coque et deux flotteurs directionnels; Rorqual, une embarcation nautique haute performance à propulsion humaine; Cyclone, un véhicule récréatif urbain à trois roues, biplace, muni d'un moteur à deux temps; et récemment Mirage, un tandem tricycle de cyclotourisme à pédalage en position réclinée, et Triton, un aéroglisseur utilitaire performant, biplace.

On travaille présentement sur le projet Vecthor, un véhicule électrique utilitaire ou de service, et sur le projet Rémore, une remorque innovatrice de haute performance.

#### Difficile à gérer

La logistique de tels projets n'est cependant pas de tout repos pour les professeurs et les étudiants. «L'ingénierie simultanée a d'abord été développée au Japon mais elle est maintenant très présente au Québec. Cette approche par équipes multidisciplinaires donne beaucoup de crédibilité aux projets. Aujourd'hui, à l'Université de Sherbrooke, on ne fait presque plus de projets de génie mécanique pur. Nos projets cherchent à reproduire un contexte impliquant plusieurs intervenants. Ils permettent d'intégrer toutes sortes de compétences et les étudiants se rapprochent ainsi davantage de ce qui se passe réellement sur le marché du travail», estime Denis Proulx.

Mais comme le faisait remarquer un étudiant en design: «Ces défis supplémentaires ont permis aux étudiants de fonctionner au rythme de l'industrie avant de terminer les études en design industriel. Il y a une énorme différence entre gérer un projet étudiant, même si le projet engendre la fabrication d'un prototype fonctionnel, et de gérer un projet avec des industriels qui ont d'autres contrats, souvent plus importants que le vôtre. Pour des raisons occultes, l'industrie n'a pas beaucoup de res-

# FORMULE

## Ménagez vos transports!

### Hémisphère: un projet qui roule

pect pour les échanciers. Il a fallu faire des pieds et des mains pour obtenir du matériel à temps pour les expositions, et même là... » Néanmoins, on peut comprendre la complexité inhérente à des projets réalisés en grande partie hors des murs de l'usine ou de l'université. Mais c'est devenu la norme.

«On encourage les étudiants à participer à des concours, sans en faire un objectif à atteindre. Le but n'est pas de participer à des concours. Nos projets peuvent facilement s'échelonner sur une période excédant deux ans. Il serait ainsi difficile de planifier le tout en vue d'une date précise. Il y a trop d'intervenant et le contexte ne s'y prête que difficilement. D'ailleurs les étudiants doivent organiser et financer eux-mêmes leur participation. Une compétition peut être coûteuse: de cinq à dix mille dollars incluant le transport. Généralement, on devra donc se limiter à des compétitions locales», commente Denis Proulx.

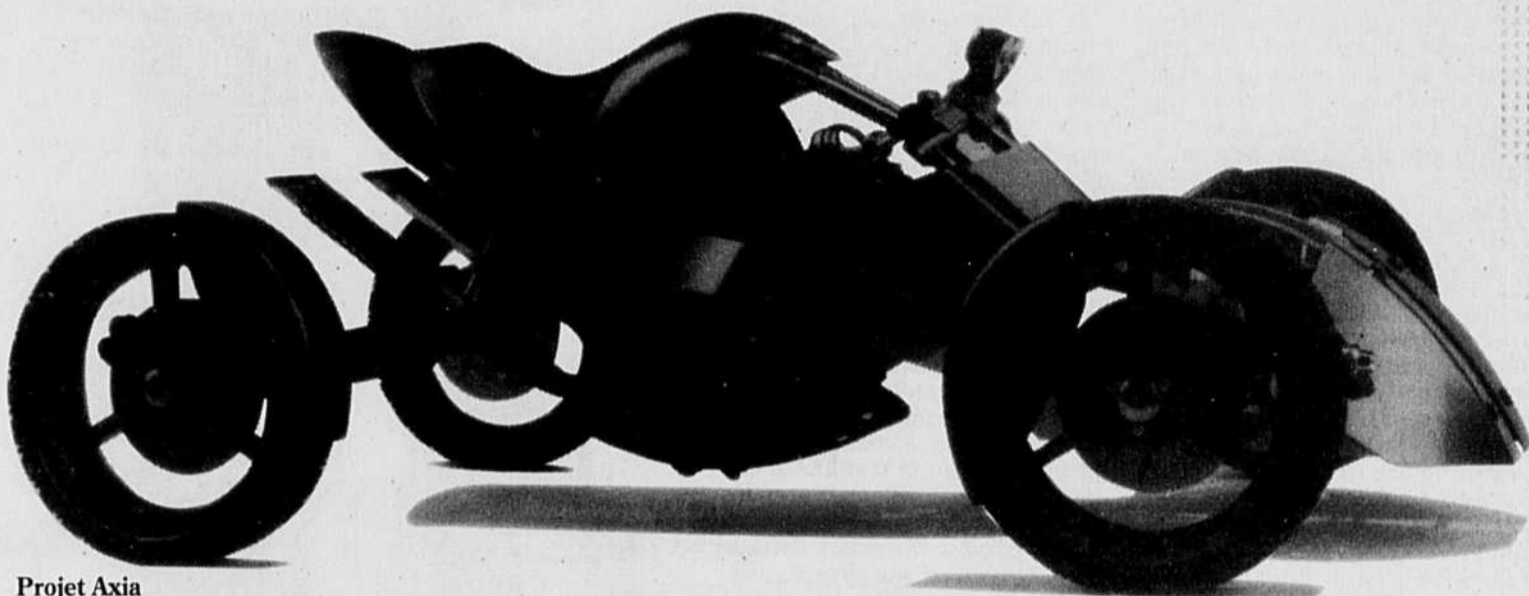
#### La part du design

Depuis longtemps, on connaît l'engouement des Québécois pour le véhicule récréatif. Plusieurs designers québécois se sont carrément spécialisés dans les transports. On n'a qu'à penser aux Jean Labbé, Michel Swift et Anselme Lapointe — malheureusement décédé il y a quelques semaines et qui avait fait l'objet d'une page *Formes* récemment — ou à Paul Deutschman, un autre designer québécois à qui l'on doit le véhicule Specter et les automobiles de compétition Callaway. L'École de design industriel de l'Université de Montréal possédait une certaine expertise en ce sens qui remonte déjà aux années 70. La compagnie Bombardier, entre autres, a déjà encadré plus d'une dizaine de projets réalisés à l'École depuis ce temps. C'est la raison pour laquelle Alain Dardenne, professeur au département de design industriel et responsable du projet Hémisphère, a sauté à pieds joints dans l'aventure lorsqu'on le lui a proposé. L'objectif est clair: «Notre intention est de faire un retour au Salon de l'auto de Montréal dès l'an prochain. Parallèlement, nous cherchons à mettre sur pied un studio autonome spécialisé en transport qui nous permettra de développer nos propres prototypes. Le projet Axia a d'ailleurs été entièrement développé par nous, tout en continuant de participer à Hémisphères. Nous voulons surtout axer la recherche sur les véhicules alternatifs, des véhicules à propulsion propre (VPP): véhicules hybrides, électriques, à faible émission, etc.»

#### Perspectives automobiles

Alain Dardenne ne mâche pas ses mots quand il parle du producteur: «Au Québec, on n'est pas des producteurs de véhicules au sens traditionnel, mais on est des passionnés de l'auto et du transport en général. Nos designers sont plus visionnaires que les Américains et plus près de la tradition européenne. Le Québécois est en général meilleur critique des nouveaux produits automobiles que ne le sont les Américains, principalement parce qu'on n'a pas d'industrie à protéger dans ce secteur, si ce n'est l'usine de Boisbriand. Mais on n'achète pas nécessairement du GM parce qu'ils ont implanté une usine à proximité de Montréal. L'attitude est différente.»

Il lance pourtant un signal d'alarme aux concepteurs de véhicules automobiles: «Pour moi, il devient clair qu'on est



Projet Axia



Projet Exocet

sur le dernier souffle, la dernière vague de ces grosses voitures puissantes (genre Viper). La fin d'un cycle qui donnera la place au convivial, au social. Je dis à mes étudiants: concevoir une voiture électrique ne consiste pas à électrifier une voiture. Le véhicule doit être pensé différemment. La transformation de ce qui existe déjà n'est pas une solution envisageable. Peut-être pour encore 15 ans, mais au delà... La transition, cette période de 15 ans, sera difficile à gérer pour tout le monde, mais elle sera absolument passionnante à voir. Et nous tenons à y participer.»

#### Savoir et vouloir agir

Les projets ont été jusqu'à présent initiés à Sherbrooke. Montréal accepte alors de collaborer ou non sur les projets qui leur sont proposés, selon la disponibilité des étudiants en design et selon le champ d'expertise exigé. Mais la porte reste ouverte à toutes les possibilités, mais il faut savoir et vouloir agir. «Quoiqu'on l'ait d'abord fait de manière intuitive, la meilleure façon consiste à ne pas passer par la filière officielle. Les pre-

miers contacts doivent se faire de manière informelle, de personne à personne, cas par cas», insiste Alain Dardenne. On amorce un dialogue, puis on démarre un projet-pilote. Le précédent cautionne la continuité, surtout si le premier projet s'avère un succès. À Sherbrooke comme à l'EDI, on collabore parfois avec le département de marketing ou d'autres départements de génie, lorsque l'étudiant est intéressé.

Dans le cas du design et du génie cependant, certains aspects semblent être encore laissés dans le flou. À la question de la propriété du droit d'auteur, on nous a répondu que le cas ne s'était présenté qu'une seule fois et qu'on avait tranché en faveur des étudiants. Mais comme nos universités cherchent les sources de financement, parions pour l'avenir... On aimerait pourtant voir l'exemple du projet Hémisphères se répandre davantage dans nos universités et qui sait, solutionner une part du problème de l'État.

jacqmartin@mink.net

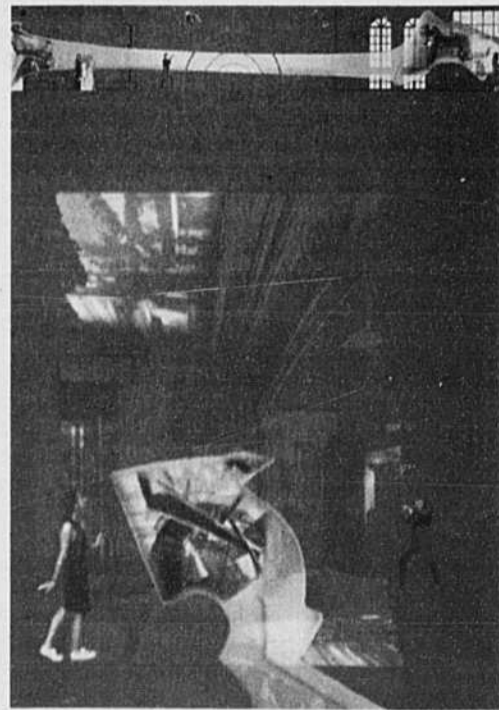
#### REGARD OBLIQUE

##### Opération [interface]

Une manifestation architecturale organisée dans le cadre du Printemps du Québec en France, du 10 mars au 24 juin, veut jeter un pont entre la jeune architecture française et québécoise. On peut visiter le Musée éphémère, réel et virtuel, une exposition-reportage portant sur des thèmes architecturaux et urbains, se renouvelant chaque jour et retransmise en direct à l'adresse [www.operationinterface.org](http://www.operationinterface.org).

Dans le cadre du même événement, avait lieu mercredi de cette semaine le lancement de l'exposition *Montréal-Paris 24h/24* au Centre de design de l'UQAM qui présente les œuvres des architectes Pierre Leclerc, Philippe Lupien et Nicolas Reeves. Amateurs de nouvelle architecture, ajustez vos lentilles! Par la même occasion, on dévoilait les lauréats représentant le Québec pour l'Opération interface. Ce sont René-Luc Desjardins, architecte et designer, Régine Lafata et Francis Novak, designers, tous diplômés de l'UQAM par-dessus le marché. Félicitations.

Ces activités sont organisées conjointement par Zone (Z-1) Architecture et la compagnie Soitech Multimédia de Montréal, ainsi que la section française de l'International Forum of Young Architects (IFYA-France).



Concours interface/projet lauréat

# IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone : (514) 866-2436  
Télécopieur : (514) 866-0881  
E-mail : idm@idm.qc.ca  
Site web : <http://www.idm.qc.ca>

## Bombardier se distingue par le design

Dans son numéro de janvier/février 1999, le magazine new yorkais I.D. a dévoilé le nom des 40 entreprises nord-américaines qui, selon lui, se distinguent par la place prépondérante qu'elles accordent au design lors de la conception et du développement de leurs produits. Trois entreprises canadiennes, dont une québécoise, se sont démarquées: Bombardier, Club Monaco et Teknion.

La présence de Bombardier parmi les 40 lauréats désignés par I.D. n'est pas véritablement une surprise. En effet, la compagnie a su très tôt intégrer toutes les facettes du design dans ses activités de production. Cet honneur s'explique facilement par l'engagement et la constance dont a fait preuve la compagnie envers le design et les designers.

Fondée par Joseph-Armand Bombardier en 1942, Bombardier est un des plus beaux fleurons de l'industrie québécoise. Présente dans 11 pays, la compagnie emploie actuellement plus de 47 000 personnes et est considérée, dans le monde, comme un des leaders dans le domaine du transport. Ses champs d'intervention sont l'aviation, les véhicules ferroviaires (train et métro dont ceux de Montréal et de New York) et bien sûr, les véhicules récréatifs dont l'incontournable SKI-DOO et plus récemment, le véhicule tout terrain TRAXTER, le véhicule électrique NV et le SEA-DOO.

Les nombreux succès industriels et commerciaux de Bombardier sont indissociables de la culture du design que la compagnie a su développer au fil des ans. Pour

Bombardier, le design est plus qu'une simple étape dans le processus de conception et de développement d'un produit. C'est un des facteurs-clés de sa réussite car c'est un véritable outil de différenciation vis-à-vis de la concurrence. La compagnie l'a rapidement compris et a fait en sorte de s'entourer de designers compétents, issus de plusieurs disciplines du design, dont Dany Lapointe qui a été nommé vice-président, design industriel, Division SEA-DOO/SKI-DOO.

L'Institut de Design Montréal est fier d'adresser toutes ses félicitations à Bombardier qui, dans son domaine, est un exemple à suivre et une référence en matière d'intégration du design dans ses activités de production.

Galerie

# IDM

### OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM :  
samedi 13 et dimanche 14 mars, de 10 h à 17 h  
du lundi 15 au vendredi 19 mars, de 11 h à 16 h